

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal), Royaume-Uni, France et Espagne	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Etats-Unis et Amérique du Sud Autres pays	\$8.50	\$4.25	\$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-
poste ou chèque affranchi, accepté et payable au
pair à Montréal.

Nos cafards

Ce sont ceux que vous savez, et par la plume de M. L'Heureux ils se scandalisent que nous ayons parlé de « l'espèce de « bonne » presse dont la providence de l'Eglise catholique a affligé le Canada français ». Le « manque de respect, même de loyauté », impressionne peu M. L'Heureux (c'est ce que dit cet homme loyal), mais il désirerait « obtenir sur ce point un traitement d'exception pour la Providence et pour l'Eglise ». Et pour rendre son vœu plus imposant le bon cafard écrit « Providence » avec une majuscule, ce qui, le dictionnaire vous le dira, donne au mot le sens de Dieu.

De toute façon, l'honnête homme de l'ACTION CATHOLIQUE ne sait-il pas que la Providence avec ou sans la majuscule a souvent éprouvé l'Eglise en l'affligeant de serviteurs indignes ? A cette heure même, l'excuse d'un L'Heureux n'est-elle pas que l'ACTION CATHOLIQUE marche sur les traces de journaux catholiques français très bien cotés ? Et quel plus terrible exemple de dépravation morale que celle de ces feuilles qui s'est fait une règle de ne jamais user du droit qu'elle possède de citer dans sa Revue de la Presse l'ACTION FRANÇAISE, et qui reproduit très largement, sous la même rubrique, la presse socialiste et communiste, y compris le POPULAIRE de Léon Blum et l'HUMANITÉ ? Citant un article où M. Blum disait que l'assassinat d'Alexandre Ier était le résultat inévitable du fascisme, mais qu'il n'aurait pas dû se commettre « en terre française », la Croix de Paris n'a pas eu un mot de protestation contre cette nouvelle incitation au meurtre, à peine voilée, qu'elle prenait pour ainsi dire à son compte. La « Bonne Presse » dont la providence afflige parfois un pays, c'est cela. Notre « Bonne Presse » à nous n'en est pas encore rendue à reproduire des apologues de l'assassinat politique pour faire sa cour aux idées nouvelles, mais il ne lui répugne nullement de chercher à forcer la main de l'autorité religieuse pour obtenir la condamnation d'un journal d'ordre — d'ordre religieux comme d'ordre politique — qui juge son ignorance et voit clair dans son hypocrisie.

Olivar ASSELIN

La crise politique belge

Le nouveau cabinet Theunis est constitué, mais la crise politique belge n'en continue pas moins pour cela. La chute du ministère de M. de Broqueville n'est qu'un épisode et la constitution d'une nouvelle combinaison ne change rien à la situation. La Belgique, comme la majorité des autres pays, souffre d'un mal profond, d'une crise d'autorité. Malgré les pleins pouvoirs octroyés par la Chambre au cabinet Broqueville, celui-ci n'a pu faire face aux circonstances. Les difficultés économiques l'ont dissocié : elles ont fait apparaître toutes les divergences qui peuvent exister entre des représentants de partis parlementaires qui en sont restés à la conception du dosage savant des portefeuilles comme remède souverain dans les moments les plus difficiles. Le cabinet Broqueville avait bien l'intention d'utiliser au maximum les pouvoirs qui lui avaient été conférés, mais il s'est trouvé dans l'impossibilité de le faire. Il était en effet devenu un parlement miniature où le ministre président était plus occupé à jouer le rôle d'arbitre entre factions opposées qu'à remplir les fonctions de chef du pouvoir exécutif. Aussi le prestige du cabinet n'a-t-il pas tardé à être atteint ; M. de Broqueville a préféré démissionner avant de subir une défaite devant les Chambres.

On a envisagé toutes les combinaisons avant d'en arriver à la formule actuelle. Il a été question d'un cabinet Jaspar, composé de libéraux et de catholiques, en réalité cabinet de transition, et aussi d'une autre combinaison établie sur des bases plus larges et comprenant des personnalités extra-parlementaires. On s'est arrêté à un compromis ressemblant assez à la deuxième formule.

La Belgique traverse un moment difficile. La population réclame de plus

en plus un gouvernement fort. Il ne serait pas étonnant que l'on en vint à une solution extra-légale si une pression économique obligeait le pays à abandonner l'étalon-or. On voit se dessiner en faveur de la dévaluation, dans les milieux d'affaires, un fort courant d'opinion qui aura peut-être sa répercussion politique d'ici peu. Il existe bien des défenseurs du franc-or. Seront-ils assez puissants pour empêcher la Belgique de se lancer dans une expérience dangereuse à tous points de vue ? Il faut l'espérer.

André BOWMAN

La responsabilité du gouvernement fédéral

Depuis qu'il a cessé de contribuer aux fonds de secours, le gouvernement fédéral proclame qu'il appartient aux provinces et aux municipalités de régler le problème du chômage. C'est pourtant là une question au sujet de laquelle M. Bennett ne saurait tenter plus longtemps de déguerpir sa responsabilité. A la session d'urgence qui a suivi son élection au pouvoir, il avait fait voter un crédit de \$20,000,000 pour fins d'allocations aux chômeurs, ceux-ci devant recevoir le triple de cette somme par le fait de la contribution, en parts égales, des gouvernements provinciaux et des pouvoirs municipaux. Ce mode de distribution des secours fut maintenu jusqu'à l'été dernier, alors que, au cours d'une conférence interprovinciale de pure formalité, le premier-ministre du pays annonça que le gouvernement fédéral s'abstiendrait désormais de contribuer à ce qu'il considérait comme de la compétence exclusive des provinces. Il s'appuyait, prétendait-il, sur la constitution. Ottawa s'engageait seulement à verser aux provinces une allocation mensuelle déterminée, variable pour chacune d'elles. C'est en vertu de cet engagement que la province de Québec a reçu, mais pour les mois d'août et de septembre seulement, \$600,000 par mois.

Pour justifier son attitude, le gouvernement d'Ottawa soutient qu'il appartient maintenant aux provinces de résoudre le problème du chômage. M. Asselin a été le premier à dénoncer la mauvaise foi du gouvernement fédéral dans cette affaire. Or, récemment, le LONDON ADVERTISER réfutait la prétention de M. Bennett par des arguments ad hominem d'une valeur incontestable. Notre premier-ministre peut être taxé pour le moins d'illogisme. Si le problème du chômage ne relève pas du gouvernement fédéral, pourquoi celui-ci, en 1930, s'est-il engagé à le faire disparaître ? Ainsi que le fait observer le LONDON ADVERTISER, c'est par des promesses semblables que M. Bennett et ses collègues ont obtenu le pouvoir il y a quatre ans. Les promesses de ces messieurs ont été si souvent citées sans être démenties qu'ils ne peuvent songer à les nier. M. Bennett comptait sans doute sur sa politique de haute protection pour ramener la prospérité. « L'expérience, il est vrai », poursuit le journal ontarien, « prouve que des tarifs élevés n'entraînent pas nécessairement une hausse correspondante des salaires et de l'emploi » ; mais il n'a jamais paru que M. Bennett ait abandonné l'opinion contraire. Les accords d'Ottawa n'étaient que la mise en pratique des théories conservatrices en matière de politique commerciale. Or celle-ci relève incontestablement du pouvoir fédéral. C'est là l'argument principal du LONDON ADVERTISER :

Le parti conservateur prétend que la prospérité dépend de tarifs élevés. Comme les mesures de protection douanière ressortissent exclusivement au parlement fédéral, il s'ensuit, en vertu même des principes conservateurs, que c'est à lui qu'il faut s'adresser quand il s'agit d'obtenir des secours pour les chômeurs et de ramener la prospérité. Une autre école veut que le remède à la crise réside non dans la protectionnisme, le libre-échange ou un protectionnisme mitigé, mais dans une réforme d'ordre bancaire et monétaire, qui est elle-même du ressort du pouvoir fédéral.

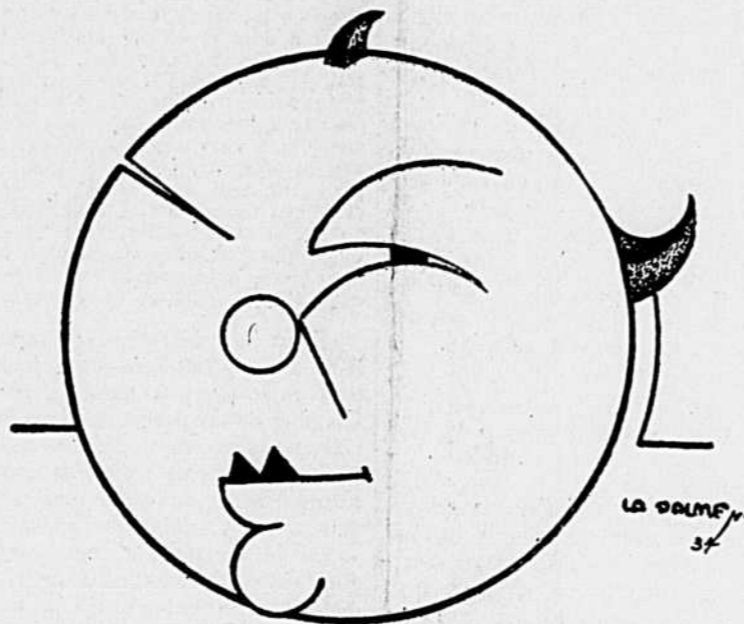
De toute façon, M. Bennett ne peut honnêtement se décharger sur les provinces et les municipalités des responsabilités qu'il a délibérément encourues. Les journaux canadiens, après l'ORDRE, commencent à s'en rendre compte. Si l'opinion publique est enfin éclairée sur ce sujet, M. Bennett et ses collègues s'en apercevront bientôt.

Jean-Claude MARTIN

Une femme forte

— Ma femme me dit que si je meurs, elle restera veuve.
— Eh bien ! mais c'est touchant, cela ! Elle veut dire qu'il n'y a pas deux hommes comme vous au monde.
— Pas du tout. Elle entend par là qu'il pourrait, au contraire, y en avoir un autre et qu'elle ne veut pas courir le risque de le rencontrer.

LES HOMMES DE LA LUNE



M. T.-D. Bouchard

LES IDÉES ET LES FAITS

I. — L'accord souhaitable

Le 12 du courant, dans l'amphithéâtre de l'université de Berlin, en présence des jeunes hiltériennes, M. Jules Romains a fait une conférence sur la latinité et le germanisme. M. Romains a repris à son compte les données kayserslingiennes sur le nationalisme, « mouvement de rétraction de l'âme ». Il a recouru à l'histoire pour établir que le monde latin a souvent exercé une influence profonde sur l'Allemagne, particulièrement à l'époque de l'Empire franc et du Saint-Empire romain germanique. D'autre part, force est bien de constater que le sentiment national, depuis le bouleversement luthérien, expose à intervalles de plus en plus fréquents en Allemagne. M. Romains en conclut qu'un accord franco-allemand est possible et souhaitable au-dessus des passions nationalistes. Un journal du IIIe Reich, le *VELKISKE BEOBACHTER*, commente ainsi la conférence de M. Romains :

L'Europe ne pourra trouver de nouvelles formes de vie que si elle en puise les éléments dans les lois et dans les forces des différentes cultures nationales et si chaque peuple respecte la loi vitale des autres. L'Europe doit ainsi parvenir à un équilibre des forces nationales qui ne sera pas un équilibre mathématique des forces militaires, mais un nouvel ordre dynamique du continent sur la base des territoires correspondant aux différentes cultures nationales. En partant de ce point de vue, une discussion franche entre les peuples devrait être considérée comme la base des relations politiques. C'est ainsi que nous envisageons les rapports entre la France et l'Allemagne.

Goethe eût parlé de la sorte. Goethe eût-il agi comme il eût parlé ? Le monde se souvient d'un homme de miel, le plus grand trompeur de l'histoire : il s'appelait Stresemann. Nous nous rappelons tous un autre homme, qui fut olympien dans un temps et à qui quatorze points de suture suffirent pour défigurer l'Europe : il s'appelait Wilson. Nous avons encore présente à la mémoire la promesse d'un socialiste français, d'ailleurs sincère, que le socialisme allemand refuserait de prendre les armes contre le socialisme français : cet aveugle s'appelait Jaurès. Il y eut aussi Briand, et l'école de Briand. De ces idéalistes irréfléchis est sortie la guerre. L'Allemand ne peut pas être citoyen d'Europe tant que l'Europe ne sera point allemande. Les philosophes qui ont le plus maudit la civilisation germanique, ce que Schopenhauer appelle une « culture de philistins », restent allemands par la racine même de leurs œuvres : Goethe dans son *Faust*, Nietzsche dans tous ses livres, Wagner et Schopenhauer. L'Allemagne se repaie sur elle-même avant de déborder ses propres frontières. Il faut la prendre telle qu'elle est.

II. — Illusion

Les événements sont ironiques. Juste au moment que M. Jules Romains cherche à régler le sort du monde par l'internationalisme, les egoïsmes nationaux se renfortifient. En Allemagne même se dessine peu à peu un spectre familier aux Germains : l'obsession de l'encerclement. La misère sévit à l'intérieur ; des licenciements industriels se multiplient ; l'indice des prix de détail ne cesse de monter. La crise économique ne bouleverse aucun pays aussi profondément que l'Allemagne. Reste à l'Etat, pour résister au mécontentement de la masse du peuple, la ressource classique de le distraire vers des problèmes extérieurs. Le droit de l'Allemagne à ses anciennes colonies africaines, le problème de la révision des frontières de l'Est, l'attente du plébiscite sarrois, les débats sur l'armement naval : autant de tisons ardents jetés à l'exaspération du peuple allemand et qui retardent la crise intérieure. Une Allemagne ainsi entretenue dans la fureur peut faire autant de dégâts en Europe qu'un dogme déchainé dans un étalage de porcelaine. La porcelaine, c'est l'aveu-

glement de tous les internationalistes, cette sorte de revêtement poétique et fragile dont ils masquent la réalité.

III. — Réalité

Hitler recomposera-t-il le Saint-Empire romain germanique ? Il y tend, et toute l'Allemagne. Mais le IIIe Reich a besoin de capitaux pour alimenter son outillage caduc. Le président de la Banque d'Etat, M. Schacht, a d'abord tâté en vain l'opinion américaine, puis il a poussé une pointe du côté de l'Angleterre. On a repoussé ses requêtes avec froideur. Alors, selon l'éternelle loi de déboulement qui régit les actes de tout Allemand, le diplomate d'hier s'est mué en Prussien de caserne. A Weimar, dans les premiers jours de novembre, M. Schacht s'est raillé des propriétaires de coupons d'emprunts allemands. Suivant M. Georges Blum, de la NATION BELGE, il a dit à peu près ceci :

De quoi vous plaignez-vous ? Votre gallette s'est volatilisée, et vous qui espérez toucher des 7% d'intérêt, vous ne recevrez aujourd'hui que des haricots. Est-ce notre faute ? N'est-ce pas plutôt la vôtre et surtout celle de vos gouvernements qui vous ont incités à nous prêter de l'argent, comme s'ils avaient ignoré le sort qui serait inévitablement réservé à ces fonds ?

Paroles d'un homme qui s'appête à renflouer son pays au moyen de l'argent étranger. Vers la fin de l'été, la France signait avec l'Allemagne un accord de compensations commerciales. Aux termes de cet accord, le Reich devait « conserver un excédent d'exportations dont auraient partiellement bénéficié les porteurs d'emprunts Dawes et Young ». Ironie : l'excédent des exportations s'est déplacé du côté de la France. Les porteurs d'emprunts en seront pour leurs espérances. Quant au commerce français, le milliard de créances recouvrables sur l'Allemagne se réduit à peu de chose après le discours de M. Schacht à Weimar. Le IIIe Reich aura fait quelques dupes de plus.

Et le rêve de M. Romains... ? Celui-ci réussira à s'attacher l'estime de quelques Allemands supérieurs, du moins jusqu'à la prochaine guerre. Alors, Keyserling lui-même, champion d'une Europe harmonieuse au-dessus des appétits de race ou de culture, prendra du service dans l'armée. La providence voudra sans doute qu'il rencontre M. Romains dans une escarmouche et lui vide les boyaux à la baïonnette, au nom de l'Avenir européen.

IV. — Pour plus de clarté

Un correspondant qui ne nous aime guère nous fait observer avec un accent de triomphe que nous avons faussé le dogme catholique dans cette phrase de notre article du 21 novembre (note II, 21e ligne) : « Il nous manque des héros supérieurs comme le Christ, qui se laisseraient meurtrir pour une idée. »

Tout le monde sait que le Verbe fait chair est à la fois Dieu et homme, et que par conséquent il est normal de lui attribuer toutes les vertus humaines à un degré supérieur. Comme toujours nous avons été parfaitement orthodoxe, et nous nous demandons quelle déviation du cœur ou du cerveau peut pousser un homme à chercher dans nos écrits autre chose que ce que nous avons voulu y mettre. Si jamais nous dévions involontairement de l'orthodoxie, nous serions heureux qu'on nous en avertit. Mais de grâce que les théologiens pour rire cherchent ailleurs que dans l'ORDRE des contrefaçons du dogme et de la vérité catholiques.

Lucien PARIZEAU

L'Actualité Economique est la seule revue de ce genre publiée en langue française en Amérique. Les personnes cultivées qui désirent se tenir au courant des questions économiques la lisent régulièrement. Prix de l'abonnement : \$2 par année. En vente dans les librairies à 25 sous l'exemplaire. (r-d)

Les vaches à Mars

Ce n'est pas du roman de la Rivière-à-Mars que je me propose de vous parler. Non ! Je veux vous parler de mon ami Mars et de ses vaches.

L'ami Mars était un des premiers colons du Grand-Fond. A force de travail et d'énergie il était parvenu à défricher quelques arpents de terre, où il récoltait du foin assez pour nourrir un cheval et de la paille pour assurer la subsistance de quatre ou cinq vaches durant la saison morte. Il ne pouvait être question de donner du foin aux vaches au cours de l'hiver. Aussi Mars forçait sur la paille. Cependant son troupeau de vaches sortait le printemps toujours en bon ordre.

Ses voisins, qui n'étaient pas plus riches que lui et qui soignaient leurs vaches également à la paille, envoyaient, le printemps, au pâturage, des vaches maigres qui avaient peine à se tenir debout. Le bon état des vaches de Mars les intriguait et ils se demandaient comment ce salé Mars pouvait faire pour avoir des vaches de si belle apparence après un hivernement à la paille.

Mars était un malin. Un bon jour son plus proche voisin se décida à lui demander son secret. « Tu vas me dire, mon cher Mars, comment est-ce que tu fais pour avoir toujours un si beau troupeau au printemps, alors que tu soignes tes vaches avec de la paille comme celle que nous employons tous. »

— Ça, mon vieux, répondit Mars, c'est un secret, et j'ai bonne envie de ne pas te le dévoiler. Cependant tu es un bon voisin. Nous nous entendons bien pour les clôtures et les fossés de ligne. Si mes animaux sautent dans ton grain, tu me les ramènes sans trop te fâcher, et tu me rends souvent service. Si ma femme a besoin de farine, elle court chez vous et la tième lui en passe. Nos enfants s'entendent bien ensemble. Tu es le meilleur des voisins. Etant donné nos bonnes relations de voisins, je vais te dire mon secret, mais écoute ! Faut pas que tu le dises aux autres ! Des vaches, c'est pas ben fin. C'est facile des blagues. C'est un peu comme bien du monde. Voici le moyen que je prends. Tu ne me croiras pas, mais c'est tout de même vrai. L'automne passé, mes vaches ne voulaient plus manger de paille et elles dépérissaient. J'étais au désespoir et je cherchais un moyen pour les faire manger. Une idée me vint : si je leur mettais des lunettes vertes ?

« J'descendis ses Poléon, au village, et j'achetai cinq paires de lunettes vertes. Tu te demandes où j'eux en venir, et tu penses que j'sus fou ; attends ! tu vas voir. C'est ben simple, j'ai mis les lunettes vertes aux vaches et je leur ai donné de la paille. Elles ont regardé dans la crèche et elles ont vu la paille verte ; elles ont cru que c'était du foin et se sont mises à manger la paille à belle dent. Depuis ce temps-là mes vaches mangent la paille comme du foin. Elles engraisent et donnent du lait comme si je les soignais au foin.

— T'a qu'à voir ! Y a ben rien que toi pour penser à une affaire comme ça.

P. M.

(Du PROGRÈS DU SAGUENAY)

Échos

Trente ans après

On vient de découvrir dans un village de Yougoslavie une vieille femme qui n'a jamais entendu parler de la guerre mondiale et du bouleversement de la carte de l'Europe. Cette Yougoslave, d'origine croate, et qui a aujourd'hui quatre-vingts ans, voulait dernièrement payer un billet de chemin de fer avec un vieux billet austro-hongrois d'avant guerre. L'employé lui ayant fait observer que ce billet n'avait plus cours, elle se mit en colère et refusa de le croire. On eut toutes les peines du monde à la persuader que l'empire d'Autriche-Hongrie n'existait plus et que la Croatie n'appartenait plus à la Hongrie. Prises de pitié, les personnes qui assistaient à la scène se cotisèrent pour payer en dinars le voyage de la brave femme.

Le fantôme meurtrier

C'est une aventure plutôt désagréable que celle qu'on vécit récemment à Riga (Lettonie), deux cambrioleurs, si désagréable même que l'un d'eux y a laissé la vie.

Une jeune femme était demeurée seule à la maison, quand elle perçut des bruits suspects semblant provenir du rez-de-chaussée. Nullement craintive, elle se mit à l'écouter et eut bientôt la conviction qu'il s'agissait de voleurs qui avaient voulu mettre à profit l'absence de son mari pour la voler.

Tout à coup, elle eut une idée bizarre : elle se couvrit d'un drap de lit et, dans l'obscurité, se porta au haut de l'escalier. Peu après, les deux voleurs apparurent. Ils montent l'escalier à la lueur incertaine d'une petite lampe et, brusquement, voient se dresser devant eux le fantôme... Tandis que l'un d'eux s'enfuyait à toutes jambes en poussant des clameurs terrifiées, l'autre tomba comme une masse et mourut de saisissement.

En Amérique du Sud

II Pétrole et Chaco

C'est, je crois, en 1882 que la Bolivie et le Paraguay tentèrent de délimiter leurs frontières communes. Comme à cette époque il n'était pas question de pétrole, surtout dans la région du Grand Chaco — désert que seuls traversaient de temps à autre des bandes éparses d'Indiens — on s'explique que les deux pays ne se soient pas donné la peine de procéder à une délimitation exacte des territoires actuellement contestés. Le Chaco constituait alors une sorte de *no man's land*, et les quelques postes situés sur les fleuves Pilcomayo et Paraguay n'avaient pas encore d'importance comme têtes de lignes pour les débouchés extérieurs.

Les choses seraient probablement restées dans le même état si des géologues au service de la Standard Oil n'avaient découvert dans le Chaco, il y a une vingtaine d'années, des gisements pétroliers très considérables. La compagnie se fit accorder d'immenses concessions par un cabinet bolivien quelconque ; mais la nature même de la région et les troubles politiques qui régnaient à l'état endémique en Bolivie et au Paraguay ont rendu impossible l'exploitation du pétrole du Grand Chaco. Seulement, cette région n'ayant pas été délimitée de façon précise, il se trouve que les concessions accordées sont situées, du moins en partie, en territoire paraguayen. Le Paraguay n'aurait probablement jamais songé à revendiquer cette région par les armes s'il n'y avait pas eu de terrains pétroliers importants dans les confins nord de son territoire. Mais les hommes au pouvoir à l'Avuncion, poussés par la Royal Dutch, ont décidé de revendiquer les territoires pétroliers afin de les affermer à haut prix à l'entreprise anglo-hollandaise rivale de la Standard Oil. Après des discussions interminables, les deux pays en sont venus aux armes : la querelle des politiciens a dégénéré en querelle nationale, puis en une haine farouche qui se traduit par des massacres de part et d'autre chaque fois que l'occasion s'en présente.

A vrai dire, la malaria tue plus de monde que les balles, mais cela n'empêche pas la guerre d'être menée très durement. C'est un massacre qui dure depuis tantôt trois ans et qui épuise ces deux pays si faiblement peuplés. Il existe d'ailleurs dans les rangs des deux armées nationales des bandes de mercenaires étrangers qui se comportent de la même façon que celles qui dévastèrent l'Europe au moyen âge et au temps de la Renaissance. Les pertes, de chaque côté, n'en demeurent pas moins très lourdes : 80,000 morts peut-être.

Il y a eu depuis 1928 neuf tentatives de conciliation qui toutes ont échoué. Les plus importantes sont celles du 10 décembre 1928, du 3 août 1929, du 2 février 1933, de la VIIe conférence panaméricaine (3-26 décembre 1933) et de la S. D. N. en 1933.

Noberto Pierno faisait il y a quelques temps les remarques suivantes dans la NACIÓN de Buenos Ayres :

Il n'existe aucune raison de poursuivre les pourparlers et de s'obstiner à la recherche d'un accord. D'autre part, la guerre du Chaco, si on la considère objectivement, ne répond à aucune fin plausible. Elle n'est pas un effet nécessaire des circonstances, du moment historique ou de facteurs ambiants, quels qu'ils soient. Le Chaco boréal est un désert ; la Bolivie et le Paraguay qui se le disputent sont deux pays presque déserts eux-mêmes et situés dans un continent en très grande partie désert.

Les belligérants ne peuvent donc raisonnablement considérer ces régions en litige comme un territoire à peupler. Ils ne cherchent que la possession nominale de ces territoires afin de pouvoir les affermer ou les concéder. Bolivie et Paraguay sont des marionnettes entre les mains des deux plus puissants trusts du pétrole. Si la Standard Oil est disposée à tenir jusqu'au dernier soldat bolivien, la Royal Dutch semble prête à combattre jusqu'à l'ultime fantassin paraguayen.

L'épopée du pétrole en Amérique latine peut s'écrire en lettres de sang.

André BOWMAN

Les dyspepsies

A part l'ulcère et le cancer de l'estomac, qui sont des maladies organiques bien définies, on englobe sous le terme générique de *dyspepsies gastriques* l'ensemble des troubles fonctionnels sévères, musculaires et nerveux qui ne sont pas sous la dépendance d'une lésion organique de l'estomac. Il faut distinguer trois grandes variétés de dyspepsies, suivant les causes qui leur ont donné naissance : les dyspepsies secondaires à une affection d'un autre organe, (constipation, appendicite chronique, maladies du foie et de la vésicule biliaire, néphrite chronique, maladies génitales chez la femme, tuberculose, etc.); les dyspepsies primitives, qui reconnaissent à leur origine une gastrite chronique, laquelle est causée par toutes les fautes contre l'hygiène alimentaire, l'emploi de médicaments irritants, l'excès de tabac, l'inhalation de vapeurs ou de gaz toxiques; les dyspepsies nerveuses, enfin, où l'élément névropathique prédomine et rend compte des troubles digestifs les plus nombreux et les plus variés.

Les dyspeptiques nerveux, pour nous occuper ici tout particulièrement de cette classe de malades, constituent un noyau important de la clientèle du médecin, et il n'y a rien d'étonnant à cela. L'estomac, en effet, est relié au cerveau, à la moelle et aux organes internes par un plexus fort compliqué de nerfs, de telle façon qu'une lésion à distance dans un autre organe peut avoir sa répercussion sur l'estomac et y déclencher soit tout simplement une indigestion, soit une dyspepsie nerveuse, pour peu que la cause morbide persiste. On peut donc dire que, dans la majorité des cas, les troubles digestifs stomacaux sont dus, non pas à l'estomac lui-même ni à la nourriture ingérée, mais plutôt à la condition du sujet et aux circonstances qui ont précédé, accompagné ou suivi l'acte alimentaire.

Ces circonstances, ou si l'on veut, l'état de réceptivité de l'estomac au moment où les aliments y pénètrent, l'état de sa musculature et sa richesse en suc digestifs, le temps qu'il prend et l'effort qu'il faut pour faire passer le bol alimentaire, voilà autant de facteurs qui interviennent dans le travail de la digestion, indépendamment de la quantité et de la qualité des aliments. L'estomac est un organe très puissant, capable normalement d'absorber sans trop se fatiguer des quantités formidables de nourriture, pour autant qu'on ne le taxe qu'exceptionnellement au delà de sa limite d'endurance; et l'on peut dire aussi qu'il n'y a qu'un nombre très restreint d'aliments vraiment indigestes de leur nature, tels que la moutarde, les cornichons, bref la plupart des condiments.

Les dyspeptiques nerveux deviennent de plus en plus nombreux tous les jours, et ceci est dû en majeure partie à la vie trépidante que nous menons, à l'épuisement progressif de notre énergie nerveuse, aux mille et un soucis que les conditions économiques parfois précaires de notre existence ne manquent pas de nous procurer. Et si l'on joint à ces facteurs morbides les funestes effets d'une mauvaise hygiène alimentaire et d'habitudes de vie irrégulières, et le fait aussi que chaque malade a des réactions qui lui sont tout à fait personnelles, on se rend compte de la complexité de ce problème que représente le traitement de la dyspepsie nerveuse.

Dire qu'un sujet souffre de dyspepsie nerveuse ne signifie pas, comme on le pense habituellement, que sa dyspepsie soit purement imaginaire et qu'il n'en soit pas incommodé. Son mal, au contraire, est bien réel, et il en souffre d'autant plus qu'il se sent incompris et que ses plaintes sont le plus souvent mal interprétées. Il y a une chose surtout que ces malades doivent savoir, c'est que leur estomac, chez lequel un examen radiologique n'a pas décelé de lésion organique, est sain en réalité et qu'ils peuvent en principe manger à peu près tout ce qui leur plaît; le seul fait, en effet, d'être assurés que l'ingestion de tel ou tel aliment ne peut pas leur être préjudiciable suffira bien souvent pour en faciliter la digestion. Ces sujets sont des pusillanimes, des inquiets, et parce que telle substance a été un jour l'occasion d'une indigestion, ils la tiendront désormais pour suspecte et éviteront d'en manger, c'est le premier stade de la dyspepsie; d'autres aliments supposés indigestes seront à leur tour impitoyablement rayés, de sorte que ces malades en arriveront graduellement à un degré d' inanition et de faiblesse qui aggravera leur état. Et un véritable cercle vicieux s'établira, la dyspepsie entraînant l'inanition, et la inanition de nourriture d'autre part accentuera les troubles digestifs. Ces infortunés deviendront alors une proie facile à la neurasthénie s'ils ne réagissent pas. Leur caractère s'aggrave, et constipés chroniques n'ayant pas de résidus parce qu'ils s'alimentent insuffisamment, leurs jours s'écouleront dans la crainte d'une indigestion et dans l'attente d'une selle quotidienne qui ne vient pas. Alternative fort peu réjouissante dont ils ne sortiraient qu'à force de volonté et d'emprise sur eux-mêmes, ou à défaut de celles-ci, en se confiant à un médecin compétent en lequel ils devront avoir une confiance absolue, et dont ils suivront aveuglément les dictées.

Le travail de la digestion se fait automatiquement et sans que nous ayons à faire intervenir notre volonté pour en accélérer ou en ralentir la marche; les organes digestifs accomplissent leur besogne quotidienne sans que nous nous en apercevions, et ceci d'une façon telle que nous ne réalisons pas que nous avons un estomac et des intestins. Mais survienne quelque incident, dont le plus commun est l'indigestion, notre attention est alors attirée de ce côté, et de purement objective les réactions deviennent subjectives, l'acte digestif entre dans le domaine du conscient et nous souffrons. L'idée fixe, l'obsession, la représentation mentale malade sont donc à la base de la plupart des indigestions et partant des dyspepsies nerveuses qui en découlent. Il suffira alors de penser que

l'on a un estomac qui fonctionne mal ou que certains aliments sont particulièrement indigestes pour que les troubles digestifs les plus variés apparaissent. Qu'un aliment donné, ait pu, en une certaine occasion, être la cause déterminante d'un embarras gastrique aigu, le fait est indéniable, mais ordinairement les choses ne se passent pas ainsi; l'indigestion est due non pas tant à l'aliment lui-même qu'à ce qu'on en a trop mangé ou qu'on l'a mangé trop vite, ou encore que la condition physique ou mentale du sujet à ce moment était défavorable (fatigue, émotion, surmenage intellectuel, chagrin, etc.).

L'influence des émotions violentes sur la fonction musculaire du tube digestif est remarquable, et les exemples ne manquent pas. Les effets purgatifs de la peur, entre autres émotions fortes, sont bien connus, et les plaisanteries qu'elles ont fait naître, si elles sont d'un goût douteux, n'en indiquent pas moins une action très nette sur l'exagération des contractions intestinales. A ce propos, une expérience intéressante a été faite récemment à Harvard: un chat, dont on suivait le travail de la digestion au moyen des Rayons X, fut brusquement mis en présence d'un chien; coup de théâtre! coups de griffes, et la digestion de la pauvre bête, qui jusqu'ici s'était faite normalement, en fut arrêtée du coup et ne reprit son cours que quelques heures après. Moralité: s'entourer de table de convives aimables, éviter les prises de bec... et les discussions politiques, ne pas trop assaisonner ses aliments ni ses propos, bref, mettre de l'eau dans son vin.

Et, ajouterons-nous, manger lentement. Le système bien américain du « repas à toutes heures » et du « Quick Lunch Service » est à l'origine de la plupart des dyspepsies. Manie déplorable et bien propre à crispier les estomacs que de dévorer en vitesse des aliments apprêtés à la diable, préoccupé que l'on est pendant ce temps de suivre les péripéties du dernier meurtre ou du plus récent « hold-up », quand ce n'est pas une harangue de Herr Hitler (cette dernière lecture étant particulièrement indigeste). Ce qui nous amène à parler des Français, et du soin et du temps qu'ils mettent à manger. Vous êtes-vous déjà trouvé à Paris, et avez-vous déjà tenté de « faire des affaires » entre midi et deux heures? Eh bien, vous pouvez attendre, la boutique est fermée et le patron est sorti; il est allé déjeuner et il reviendra, ma foi, quand sa digestion sera finie...

Aussi longtemps que nous gardons la nourriture dans notre bouche, nous en restons les maîtres, et nous pouvons encore l'accepter ou la rejeter. Mais notre contrôle cesse du moment qu'elle a passé l'isthme du gosier; au lieu d'en être les maîtres nous sommes à sa merci, et nous n'avons qu'une vague idée de ce qui va lui arriver ou, ce qui est plus grave, de ce qui peut nous arriver. Mangeons lentement. Retenons chaque bouchée, ne lui disons adieu que lorsque nous en aurons extrait toute la saveur, et que nous serons raisonnablement sûrs qu'elle ne se comportera pas en nous comme un corps étranger, ni qu'elle arrachera une plainte à notre estomac. Cette louable pratique de manger lentement n'est pas aussi facile à acquiescer que l'on pense; le conseil, cependant, vaut la peine d'être donné, encore que nous doutions fort qu'on le mette en pratique.

Ce qui ne nous étonnera nullement, car s'il était aussi facile de suivre un bon conseil que de le donner, nous cesserions d'être intéressants.

Docteur G.-A. SEGUIN

Le « Mois »

Les événements dramatiques qui se sont déroulés durant le mois d'octobre: révolution espagnole, attentat de Marseille, agonie du cabinet Doumergue; les importants problèmes qui se sont posés à l'attention des esprits: terrorisme balkanique, vie chère, étalon-or, sont analysés, commentés, expliqués dans le numéro de la revue le Mois qui vient de paraître. A ce numéro ont apporté leur collaboration MM. Alexandre Millerand, G. Gothein, le général Niessel, MM. Saint-Georges de Bouhélier, Paul Hindemith. Le Mois, organe d'informations internationales, publie en outre tout ce que les esprits cultivés doivent savoir des mouvements politiques, économiques, sociaux, littéraires, artistiques et scientifiques du monde entier.

Vous pouvez vous procurer le Mois en vous adressant à son représentant canadien, la LIBRAIRIE WILFRED METHOT LIMITÉE, 325 est, rue Sainte-Catherine, à Montréal. On reçoit un spécimen contre l'envoi de \$1.

La tribune du lecteur

La rédaction de l'Ordre n'est responsable ni des idées ni de la forme de ce qui paraît sous cette rubrique.

Un témoignage

Sherbrooke, 28 novembre 1934.
Monsieur Pierre Boucher,
Secrétaire de la Rédaction
de l'ORDRE,
Montréal.

Monsieur,

Vous trouverez, ci-inclus, un bon de poste de \$2.50 pour trois mois d'abonnement à l'ORDRE, dont j'ai lu et je possède tous les numéros jusqu'à date.

A ce grave tournant de la civilisation canadienne, la lecture assidue d'un journal comme le vôtre fournit une magnifique source de formation. Si nous voulons nous affirmer un jour comme race non asservie, nous devons, en effet, nous pourvoir de la belle et forte culture française. Hors de

là, point de salut littéraire. Et bien que ce soit un truisme de le redire, je répète que cette culture excellente consiste autant pour nous que pour le Français à savoir penser et à connaître l'art d'exprimer ses idées, ses opinions, ses vues et ses sentiments.

Votre journal joue, semble-t-il, ce double rôle auprès de ses lecteurs, car, outre le directeur, la plupart de ceux qui écrivent à l'ORDRE possèdent des idées, chose assez rare ailleurs, les exposent en hommes du métier et sans fausse pudeur, chose peu commune nulle part. Un signe certain de la supériorité de vos collaborateurs, c'est qu'il n'y a que le petit nombre qui leur résiste, qui ne se range pas à leur avis. Mais à la fin tout le monde finira par s'entendre: journalistes, en ne survolant pas trop haut, lecteurs, en décollant lentement le « vieil homme ».

Soyez donc félicités de l'œuvre de votre journal, d'une œuvre qui méritera de la patrie, même n'enregistrerait-elle à son crédit que le fait indéniable d'être une école où s'enseigne un peu l'esprit de la langue.

A mon sens, à part quelques critiques littéraires et certains légers manquements de respect à l'égard de deux ou trois personnages religieux (1) — se rappeler le paterne conseil d'un grand pape à l'illustre Louis Veuillot — votre journal fait œuvre utile. Les vrais intellectuels lui doivent la plupart du temps leur respect, leur confiance, et aussi leur adhésion.

J'ai l'honneur d'être,

Cher monsieur,

Votre tout dévoué,
J.-D. D.

(1) Nous ferons amicalement remarquer à notre correspondant que lorsque nous nous en sommes pris à certains membres du clergé séculier ou régulier, leur caractère ecclésiastique n'était pas en cause. — P. B.

Evénements

On commence, on commence!

Il paraît que les propriétaires de la ville de Québec vont demander à l'Assemblée législative de réduire le nombre des conseillers municipaux de cette ville. On parle beaucoup de réduire le nombre de nos législateurs. La capitale provinciale prend les devants. S'il n'y avait d'autres problèmes plus urgents, on pourrait bien aussi s'occuper de la chose à Montréal. Il est certain que la multiplication de comités et de commissions dont les attributions se confondent souvent, a embrouillé notre administration municipale. La question reste à l'ordre du jour.

Ultra vires

Voici justement un exemple de la confusion des pouvoirs à l'Hôtel de Ville. Après l'adoption du nouveau règlement des taxis, certains conseillers municipaux en contestaient la validité parce que, prétendaient-ils, il appartenait à la « Commission des utilités publiques » et non à la Ville de fixer le tarif des taxis. On a même prétendu que ce règlement, constituant une restriction au commerce, était de la compétence du gouvernement fédéral.

Dans un autre domaine, on a vu récemment certaines compagnies, poursuivies devant les tribunaux par leurs employés en vertu de la loi relative à l'extension des contrats collectifs de travail, se défendre en déclarant cette loi *ultra vires*. Le gouvernement provincial attend avec impatience le jugement des tribunaux. Si l'une ou l'autre des deux parties en cause n'est pas satisfaite, il lui sera fort aisé de déclarer que ce jugement lui-même est *ultra vires*. Ce n'est pas plus difficile que cela.

M. Bennett et les élections

Les élections approchent. Ce n'est pas pour rien que M. Bennett est allé à Calgary. Il voulait sans doute y préparer sa prochaine campagne. M. Bennett n'a pas voulu dire aux journalistes qui le questionnaient si ce serait bientôt; mais il a annoncé qu'il serait encore candidat dans Calgary-Ouest. M. Bennett a encore ajouté que « l'œuvre accomplie par le gouvernement fédéral sera révélée d'ici quelques mois ». Les malins vont dire: « Si le gouvernement fédéral avait accompli quelque chose, cela se saurait ».

Jean-Claude MARTIN

L'imprimerie de la Patrie exécute les travaux les plus délicats. Demandez nos prix. Tél.: LA 3121.

Les fouilles de Dii, en Crimée

L'expédition du Musée des Beaux-Arts de Moscou, qui a procédé à des fouilles sur l'ancien emplacement de la ville grecque de Dii, aux environs de Kerch en Crimée, a terminé récemment son travail.

On peut dire que les résultats de cette expédition sont brillants. Les fouilles de la nécropole et des remparts ont fourni une riche documentation sur la culture et les mœurs de cette ville très peu étudiée. Des constructions industrielles ont été découvertes (réceptacles pour saler le poisson) ainsi que de grands nefs, réceptacles pour la conservation du blé, et des restes de fortifications. Les résultats des fouilles laissent à supposer que la ville de Dii possédait une industrie très développée, ce qui est confirmé par des découvertes dans la nécropole. Dans cinq tombeaux examinés on a trouvé, à côté des ustensiles grecs importés, des ornements de bronzes d'origine indigène. Les tombeaux se rapportant aux Ier et IIe siècles de l'ère chrétienne se sont bien conservés.

Pourquoi ne pas dîner au Queen's Hotel le dimanche soir? Vous trouverez là cette atmosphère franchement canadienne-française que vous avez peut-être cherchée sans succès ailleurs. — Outre que vous y prendrez le succulent dîner que l'on y sert pour 90 sous, vous aurez le plaisir d'entendre l'excellente musique du trio composé de Maurice Underer, directeur.

REVUE DE LA PRESSE CANADIENNE

Les jeunes et le commerce

LA TRIBUNE se félicite de la fondation à Sherbrooke d'une Chambre de Commerce des Jeunes.

Grâce à cet organisme nouveau, nombre de nos jeunes gens prendront un intérêt plus vif et plus persévérant à l'étude de certains problèmes d'ordre économique et, marchant sur les traces de leurs aînés, accorderont volontiers à la solution de ces problèmes un temps que, peut-être, ils auraient été tentés de donner à des choses plus ou moins futiles.

La jeunesse, on ne cesse de le redire, est riche de projets, riche d'ambitions, riche surtout d'enthousiasme. En conséquence, il importe qu'on lui fournisse l'occasion et les moyens de faire bénéficier la communauté des qualités qu'elle possède et qu'on lui laisse, pourvu qu'elle ne songe point à en abuser, ses courtes franchises.

Il importe également, par les temps troublés que nous traversons, que les jeunes prennent exactement conscience d'eux-mêmes, qu'ils ne se laissent point abattre, eux pleins de vie et d'idéal, par les épreuves du moment. Le poète l'a dit: « L'aveugle qui travaille, c'est-à-dire le jeune homme qui travaille, à ceux qui bataillent contre le laisser-aller, tout en restant fidèles aux préceptes de la plus rigoureuse honnêteté, à la grande loi du travail exécuté dans l'ordre et l'harmonie. »

Il est bon de rappeler à cette occasion la part que prend à ce mouvement, qui s'étend rapidement à toute la province, la Chambre de Commerce des Jeunes de Montréal et son président, M. Maurice Trudeau. M. Trudeau a non seulement multiplié considérablement le nombre des membres de notre jeune Chambre de Commerce et provoqué la naissance d'organisations analogues dans plusieurs villes de la province, mais il a surtout cherché à stimuler ces groupements de jeunes hommes d'affaires, à développer leur initiative, à coordonner leurs efforts et à les convaincre qu'on pouvait être homme d'affaires et Canadien-Français. On a si longtemps cru que ces deux termes étaient inconciliables que la véritable initiative commencée et poursuivie par M. Trudeau et ses collaborateurs est peut-être leur plus grand mérite. Pour apprécier les résultats déjà obtenus en moins d'un an, il suffit de signaler que le mouvement d'ensemble développé par M. Trudeau s'est déjà imposé à l'attention du Canada anglais et que le président du groupe canadien-français de Montréal a été nommé vice-président du conseil national de la section des jeunes de la *Canadian Chamber of Commerce* bien qu'il existe à Montréal un groupe analogue de jeunes Canadiens-Anglais. Ne perdons pas de vue ce groupe de jeunes gens.

Le sort des traducteurs

AU DROIT, Ch. G. attire l'attention du public sur le sort fait aux traducteurs de l'administration fédérale depuis l'application de la loi sur la centralisation des services de la traduction.

Les traducteurs saisonniers ont été rappelés depuis plus de deux mois à leurs bureaux, afin de remplacer des traducteurs disparus qui n'ont pas été remplacés et d'aider à expédier des travaux de traduction qui, parait-il, deviennent de plus en plus pressants.

Avec l'adoption de la loi du Bureau des traductions, les traducteurs des Débats et les sténographes parlementaires étaient sur le même pied. Surchargés de travail pendant la session, ils avaient droit à des vacances qui s'étendaient d'une session à l'autre.

Ce sont les traducteurs des Débats n'en jouissent plus, mais il continue d'être assuré aux sténographes. Ceux-là sont à leurs bureaux et ne reçoivent pas un sou de plus. Les sténographes travaillent à l'enquête sur l'écart des prix, mais en plus de leur salaire régulier, ils touchent dix dollars par jour. Par conséquent, deux poids et deux mesures au détriment des traducteurs.

A très peu d'exceptions près, les traducteurs, bilingues par emploi, sont des Canadiens-Français. Les sténographes peuvent être unilingues et sont en fait des anglophones pour le plus grand nombre. Va-t-on nous laisser croire que c'est là la raison de cette différence de traitement que signale le DROIT?

Le congé universitaire

Le congé universitaire accordé à l'occasion du mariage du duc de Kent et de la princesse Marina va-t-il provoquer des incidents diplomatiques? Ce congé n'a pas été accordé à tous les étudiants et l'on soulève en certains milieux la question de ce qu'on appelle au Canada le « loyalisme ».

L'Université de Montréal a libéré ses étudiants, McGill ne l'a pas fait. Quelqu'un rappelle avec assez de raison que si les faits avaient été inversés, on aurait entendu des protestations véhémentes de la part de nos concitoyens anglophones. La PATRIE trouve cela inopportun, sinon intempestif.

Dans la chronique universitaire d'un confrère français du matin, le fait que McGill semble avoir fait la sourde oreille à la demande officielle du gouvernement fédéral et du gouvernement de la province, est commenté sur un ton qui pourrait paraître indiscret. « Nous trouvons étrange — fait-on dire à ce que des autorités de l'Université de Montréal — que McGill n'ait pas consenti à donner congé à ses élèves. Il va sans dire que si ce refus était devenu d'une université canadienne-française, on se serait vite soulevé de toute part pour crier à l'anti-impérialisme ». La conduite strictement correcte qu'ont toujours tenu la grande université anglaise à l'égard de l'Université de Montréal et ses étudiants à l'égard de nos étudiants, devait, à notre sens, interdire une pareille insinuation.

Cela n'a rien d'une insinuation. On peut être sûr que si les faits avaient été inversés on aurait entendu des expressions d'indignation. Elles ne seraient peut-être pas venues de McGill et l'universitaire dont la PATRIE cite les paroles n'a pas dit cela si l'on en juge d'après la citation. La PATRIE a sans doute interprété trop vite en voyant dans ces mots une insinuation à l'adresse de l'Université McGill: ces mots ne s'adressent pas à l'Université anglaise de Montréal mais visent ceux qui, universitaires ou non, montréalais ou non, cherchent constamment à trouver en défaut le « loyalisme » des Canadiens-Français.

Cela n'a rien d'une insinuation.

Ceux-là cependant, qui auraient crié, 60

peut en être sûr, si les universités canadiennes-françaises n'avaient accordé congé à leurs étudiants, ceux-là n'ont cependant pas songé un instant à mettre en doute le « loyalisme » des habitants de cette bourgade de l'Ouest canadien qui ont refusé de libérer les écoliers à l'occasion du mariage de jeudi, mais ont fait fermer leurs écoles le jour anniversaire de la révolution communiste. Cette bourgade a pu impunément donner à une rue le nom de Tim Buck, agitateur communiste notoire qui vient de sortir de prison; les habitants de cette ville peuvent non moins impunément afficher leur mépris des institutions britanniques et de la dynastie de Windsor, et peuvent proclamer leur sympathie pour les Soviets. Mais pourquoi aller si loin? Les étudiants de McGill eux-mêmes peuvent proclamer « qu'ils ne s'estimeraient pas concernés dans l'éventualité d'une guerre dans laquelle l'Angleterre serait belligérante » et nos loyalistes ne protestent pas avec le dixième de la véhémence qu'ils mettent à accuser les Canadiens-Français d'être de mauvais sujets britanniques lorsqu'ils réclament des écoles françaises dans les provinces où ils sont en minorité.

La réflexion de l'universitaire canadien-français ne s'adressait pas à l'Université McGill mais au Canada anglais et elle était pertinente. En rabrouant ainsi un Canadien-Français et en prenant la défense d'une institution qui peut se défendre elle-même et que, de toute façon, il ne nous appartient pas de défendre, la PATRIE fait de l'impérialisme de lèche-bottes, l'Université McGill avait sans doute des raisons de refuser le congé à ses étudiants, ajoute la PATRIE.

S'est-on seulement informé pour quel motif il n'y a pas de congé à McGill? Car il est raisonnable de présumer qu'il n'existe un.

Nous ne le connaissons pas, mais il nous revient à la mémoire que, il y a quelques jours, lorsque le McGill Daily, le journal des étudiants, a critiqué à ce sujet la direction de l'université, le Star a fait observer que les mêmes étudiants qui, il y a une semaine ou deux, dans un plébiscite universitaire, manifestaient qu'ils ne s'estimeraient pas concernés dans l'éventualité d'une guerre de l'Angleterre, réclamaient maintenant un congé à l'occasion d'un mariage dans la famille royale. On le Star et-il pris l'idée de ce rapprochement? Nous l'ignorons, mais ce pourrait bien être là la raison pourquoi il n'y a pas aujourd'hui de congé à McGill.

Car, en somme, si beaucoup d'étudiants de McGill prétendent rester étrangers aux épreuves de la famille royale, de quel droit prétendraient-ils s'associer à ses fêtes?

Que McGill ait eu des raisons particulières de maintenir ses cours jeudi et que ces raisons soient celles qu'indique la PATRIE ou qu'elles soient autres, nous n'avons pas à y voir. Et cela n'a rien à voir non plus avec la première partie de l'article de la PATRIE. Ce n'est pas nous qui reprocherons à l'Université McGill son attitude. Mais nous voulons, avec l'universitaire canadien-français dont nous ignorons le nom, saisir l'occasion de rappeler que l'Université de Montréal aurait pu avoir des raisons de ne pas fermer ses portes. Le jour où elle aura des raisons de ne pas suivre les autres institutions du pays dans une manifestation de sympathie impérialiste personne n'aura le droit de le lui reprocher.

De charmants confrères — trop charmants peut-être — veulent bien mettre mon nom en vedette chaque fois que l'actualité les invite à parler de population et ils me posent directement des questions qui parfois ressemblent fort à des « colles ». Ainsi, il y a une quinzaine, l'ILLUSTRATION recevait d'Ottawa une nouvelle qui laissait supposer que la proportion des Canadiens-Français dans la population de Montréal avait diminué. Alarmé, le confrère écrivait en substance: Langlois possède peut-être dans ses papiers les renseignements qui nous éclaireront sur ce sujet. Reprenant l'article de l'ILLUSTRATION dans sa revue de la presse, l'ÉVÉNEMENT me sommit gentiment à son tour de répondre, cependant qu'au CANADA, R.G. me posait lui aussi une question analogue.

La seule façon de répondre aurait été de recourir aux données du recensement fédéral de 1931, les seules statistiques officielles, et d'établir, par les méthodes d'appréciation en usage au service de la statistique, les modifications « probables » survenues depuis trois ans. J'aurais pu ensuite comparer les résultats au recensement particulier de la compagnie Lovell ou à celui des autorités ecclésiastiques et enfin demander des chiffres à l'Hôtel-de-Ville. Cela m'aurait demandé plus de temps que j'en ai pu aujourd'hui consacrer à ces choses.

Mais voici qu'un bon ami est venu à mon secours. Le directeur du service provincial de la statistique, M. Jean-Charles Harvey, esprit attentif et homme renseigné, a été alerté par cette inquiétude de quelques journaux. Il a mis en branle ses services et a répondu pour moi aux confrères qui s'in-

quétissent de la situation de la population canadienne-française à Montréal. Il a adressé aux journaux un communiqué dont j'emprunte quelques paragraphes au texte paru dans le CANADA.

Nous avons comparé les données des recensements de 1921 et de 1931 et nous en sommes venus à la conclusion que la population de langue française de Montréal était plutôt en voie de croissance que de diminution.

En 1921, les préposés au recensement nous classaient la population d'après la langue parlée qu'à partir de l'âge de 10 ans. A ce moment-là, les personnes âgées de 10 ans et plus qui ne parlaient que français étaient au nombre de 104,392. Les personnes parlant français et anglais seulement étaient au nombre de 234,690. Total: 339,082, soit 70.8 p.c. de toute la population de 10 ans et plus.

En 1931, les personnes de 10 ans et plus parlant français seulement étaient au nombre de 106,303; les personnes du même âge parlant français et anglais seulement étaient au nombre de 353,953. Total: 460,256, soit 70.21 p.c. de toutes les personnes âgées de 10 ans et plus. (...)

Les bilingues de Montréal sont pratiquement tous canadiens-français, précise M. Harvey qui continue:

En nous servant du recensement de 1931, nous trouvons, en basant nos calculs sur le total de la population (les moins de 10 ans compris), que 75.2 p.c. des montréalais parlent français ou français et anglais. La comparaison avec 1921 est impossible, à cause de la différence de classification.

D'après les mêmes sources de renseignements, si nous tenons compte de l'origine raciale, nous constatons que la population d'origine française, à Montréal, est de 63.9 p.c. en 1931, contre 63.08 p.c. en 1921. Nous croyons que ces chiffres mettront fin à la légende de la diminution de l'élément français dans la Métropole.

A première vue, on se surprend du peu de progrès fait, depuis dix ans, par nos compatriotes au point de vue de la population, dans l'une des plus grandes villes françaises du monde. Mais cela s'explique par l'accroissement considérable des sujets de l'Europe centrale émigrés à Montréal en ces dernières années.

Cela s'explique aussi par les migrations de chômeurs qui embrouilleront les calculs tant que nous n'aurons pas un nouveau recensement, régional ou fédéral.

Merci au statisticien en chef de la Province d'avoir répondu aussi définitivement qu'il était possible de le faire aux « colles » que m'avaient posées quelques confrères.

Georges LANGLOIS

La couronne de Candy

En 1815, alors que les Anglais procédaient à l'expulsion des Hollandais, maîtres de Ceylan mais coupables d'avoir accepté pour roi un frère de Napoléon, la couronne du roi de l'île indigène tomba entre leurs mains. Ce trophée était conservé à Londres. Le gouvernement britannique vient de le restituer à ses fidèles sujets cingalais pour figurer parmi les joyaux historiques. C'est le duc de Gloucester qui a été chargé d'en faire la remise solennelle aux autorités de Candy, l'ancienne capitale du royaume de Ceylan.

THEATRES ET CINEMA

STELLA

Comédie en 3 actes de Robert de Flers et Francis de Croisset

GIL ROLAND ANTOINETTE GIROUX ET TOUTE LA TROUPE

Représentation tous les soirs

Matinées: dimanche, mardi, jeudi

Soirées: 75c - 60c Matinées: 50c - 35c

Saint-Denis

Les cocasses aventures d'un homme qui détestait les voyages

Le Voyage de Monsieur Perrichon

d'après la célèbre pièce de Labiche

avec

Léon Béliers, Raymond Allain

Almer, Arletty, Jeanne Chetrel

Egalement à l'affiche

MARIE BELL et ERNEST FERNY

dans

FEDORA

d'après le chef-d'œuvre de Sardou

CINÉMA DE PARIS

Un film d'actualité

Ces Messieurs de la Santé

Le plus grand éclat de rire qu'ait jamais déchaîné l'inimitable

RAIMU

Venez le voir jongler avec l'argent... des autres, bien entendu

Si Raimu, marchand de corsets, ne vous déride pas, c'est que vous êtes gravement atteint!

Théâtre IMPERIAL

le 12 décembre

Contralto de réputation mondiale

SIGRID OEGIN

« En chantant sans rival dans l'univers »

Billet: \$2.50, \$2.25, \$2, \$1.75, \$1.50, \$1

En vente à l'Hôtel Mont-Royal, chambre

1002, 114 7345 et chez Ed. Archambault,

500, rue Sainte-Catherine, Impresario,

LA PENSÉE ÉTRANGÈRE

Les fiançailles de Wimpole Street

(Du Temps)

Nos yeux ont vu renaître, au Théâtre des Ambassadeurs, sur le désir de Mme Marie Bell, et par les soins de M. Lugné-Poe et de ses collaborateurs, quelques-uns des épisodes étranges qui ont accompagné une des passions les plus romantiques du dix-neuvième siècle. Mais derrière la comédie de M. Rudolf Besier, que Mme Charles Neveu a adaptée pour eux, nos contemporains ont-ils reconnu un visage familier dans cet amour qui a lié deux âmes pour l'éternité ? Le monde a bien changé depuis 1845, et notre vocabulaire a oublié les grands mots. Je suppose, cependant, qu'en sortant du théâtre plus d'une femme a pensé avec mélancolie et regret à ce temps, aujourd'hui jugé ridicule, où le goût que deux êtres avaient l'un de l'autre pouvait atteindre à l'absolu.

Ce qui frappe quiconque n'a pas très présent à l'esprit le mariage d'Elisabeth Barrett et de Robert Browning (qui forme le sujet de *Miss Ba*), c'est le sentiment particulier que les gens de leur époque, et eux-mêmes plus encore que les autres, avaient de l'homme et de la femme, en soi. La forte éducation religieuse que recevaient alors les meilleurs Européens leur laissait l'idée que la créature est un reflet du Créateur; d'où l'estime, l'attention qu'on lui témoignait, le respect que l'on avait de sa dignité. L'humour s'est attaqué depuis à cette notion et a eu tôt fait d'en montrer le comique. Mais la même chose est bouffonne ou tragique selon l'éclairage que l'on dirige sur elle. Les belles plantes poussent dans les sols nourriciers. Des sentiments solides peuvent-ils s'appuyer sur des êtres qui ont perdu la foi dans leur espèce, et dont l'idée principale est que chacun peut, à tout prendre, servir de jouet à autrui ? On l'a vu, rien n'était plus opposé à l'éthique d'une Elisabeth Barrett ou d'un Robert Browning. Le testament poétique de celui-ci, qui forme l'épilogue de son dernier recueil, *Asolando*, paru le jour même de sa mort, comporte les vers suivants :

« Quelqu'un qui n'a jamais tourné le dos, qui toujours marcha droit devant lui, — Qui ne douta jamais que les nuages se dissiperaient, — Qui ne voulut jamais croire au triomphe du mal, même si le bien avait le dessous; — Quelqu'un qui toujours affirma: « Nous tombons, c'est pour nous relever; nous sommes repoussés pour mieux combattre; nous dormons, mais pour nous éveiller ! »

Elisabeth Barrett était en 1845 une jeune fille malade et à demi séquestrée, à la fois glorieuse et solitaire. Dans l'exquis volume qu'elle a consacré à la *Vie de Flush*, l'épave de Miss Ba, Mrs. Virginia Woolf dit que de lourdes anglaises encadraient le visage de la poétesse, que ses yeux brillaient, larges et vifs, que sa grande bouche souriait; elle nous peint sa pâleur fatiguée, pâleur des malades, « coupés du jour, de l'air, du libre espace ». Et la femme de Nathaniel Hawthorne, l'auteur de *La Maison des Sept Pignons*, qui devait la voir à Rome, longtemps après son mariage, nous a laissé d'elle le joli portrait suivant :

« Mrs. Browning vint au-devant de nous à la porte du salon et nous fit l'accueil le plus bienveillant. C'était une personne pâle, frêle, à peine un corps; tout juste assez substantielle pour offrir ses doigts effilés à une étreinte, pour répondre d'une voix un peu aiguë, mais douce en même temps. Je ne sais comment M. Browning peut supposer qu'il y a une femme terrestre, non plus qu'un enfant terrestre: tous deux appartenant évidemment à la race des elfes et, comme eux, s'évanouiront quelque jour, au moment où il s'y attendra le moins. Bonne et aimable fée, en tout cas, animée des dispositions les plus douces envers la race humaine, bien qu'elle n'y tienne que par des liens éloignés. »

En 1838, Elisabeth Barrett avait été touchée d'un commencement de tuberculose; la faiblesse de son cœur et le déséquilibre de ses nerfs avaient aggravé son état pulmonaire. A force de suivre les injonctions d'un médecin timoré, elle s'anémit encore, devint une demi-infirmière. Son père y trouvait son compte.

C'était un drôle d'homme, ce M. Barrett Moulton Barrett, fils de riches planteurs de la Jamaïque, mais qui avait pris l'habitude de traiter ses enfants comme des esclaves. Il les aimait tant qu'il ne voulait permettre à aucun d'eux de se marier, — il en avait eu onze ! Il entendait les garder autour de lui et, jaloux, ombrageux, autoritaire, les protéger de la vie et en même temps les réduire à ne plus être que les ornements de sa propre mélancolie. La fragilité et la gloire naissante d'Elisabeth lui étaient également de bons prétextes pour la tenir éloignée de toute tentation de vivre.

Cette femme de génie, ce grand esprit aux larges vols, savait à peu près tout, hors les rencontres avec le réel, les émotions de l'amour, et moins encore le bruit d'une locomotive entrant dans une gare, la résistance au pied d'un gazou bien gras et bien dru, le cri de l'aloüette par un beau jour. Dans une chambre retirée de Wimpole Street, — au numéro 50, — elle rêvait sa vie sans la vivre, et ne souhaitait même plus l'affleurer ailleurs que dans un livre ou dans son imagination.

Ce fut alors que le plus bel orage entra dans son crépuscule, sous la forme de Robert Browning. Il avait écrit déjà quelques-unes de ses plus belles œuvres, mais elles passaient pour obscures et presque illisibles. Elles n'avaient qu'un petit nombre de lecteurs: Elisabeth était du nombre. Elle avait même cité une fois son nom dans un vers. De plus, les deux poètes avaient un ami commun, Mr. Kenyon, cousin de l'une, camarade de classe du père de l'autre. Par lui, Browning savait que l'on ne pouvait arriver jusqu'à la

jeune fille. Sur le conseil de Kenyon, il lui écrivit. La première lettre porte la date du 10 janvier 1845. Ce fut le début de cette énorme correspondance, une des plus belles qui existent. Elle demeura inconnue jusqu'en 1896, où le fils des Browning se décida à la publier, estimant avec raison qu'un pareil trésor amoureux, humain et poétique, n'appartient pas précisément à sa famille, mais à l'humanité.

Elisabeth Barrett aurait bien écrit à Robert toute sa vie; elle avait pris l'habitude de vivre de l'ombre et du reflet des choses. Mais Browning était impatient, jeune, vigoureux; un athlète un peu dandy, au type italien et aux gants citron. C'était un érudit, mais aussi un optimiste; descendant, lui aussi, d'une famille de planteurs; nature enthousiaste et énergique, si bien assis, si carré dans son spiritualisme qu'il lui donnait je ne sais quel air de matérialisme transcendantal. Comme Elisabeth, il avait coutume de louer Dieu de tout chose; de le bénir à la fois « pour la beauté de vivre et pour l'honneur de souffrir »; mais ils vivaient dans un temps exceptionnellement heureux et calme, où l'honneur de souffrir avait gardé, lui aussi, sa dignité; ils ignoraient ces grandes abominations collectives où la souffrance elle-même est tombée jusqu'à l'annihilation.

Robert Browning voulait voir Elisabeth. Elle s'y refusa cinq mois. Par coquetterie, par pudeur, par défiance d'elle, par crainte de voir finir son beau roman? Qui sait? Sa vieille amie, Miss Mitford, nous dit qu'elle était bien fanée. Mais Browning ne s'est jamais plu qu'avec des femmes mûres.

Dans le premier de ses *Sonnets portugais*, Elisabeth Barrett a raconté, en son beau langage de poète, cette entrevue initiale. Elle nous confie qu'après avoir médité sur la façon dont Théocrite chante les années heureuses et pleuré elle-même sur les tristes années qui avaient projeté leur ombre sur sa vie, elle fut interrompue dans sa songerie et dans sa douleur par un pas furtif. Elle se sentit attirée en arrière par les cheveux. « Devine qui te tient ? — La Mort », dit-je. Et la voix répondit, argentine: « Non, l'Amour. »

L'amour avait agi, en effet; il avait rivé ces deux âmes l'une à l'autre de façon indissoluble. Mais Elisabeth doutait toujours: qu'était-elle, « pauvre chanteuse errante et lasse », à côté de ce beau cavalier sur qui se fixaient cent yeux brillants ? « Le chrême est sur ton front, la rosée sur le mien », écrivait-elle dans ces vers secrets qu'elle ne lui montra que longtemps après. « La mort seule les rendra égaux. »

Pendant vingt mois, Robert Browning visita fidèlement Elisabeth; le reste du temps, il lui écrivait. Le bonheur de Miss Barrett était si grand qu'elle renaissait peu à peu. L'amour la tenait, oui, mais aussi la jeunesse, la force, l'espérance, toutes ces divinités légères auxquelles elle avait cru dire adieu pour toujours. Le docteur s'émervillaient de ce renouveau; il jugea que le Malin activerait la guérison de Ba. Mais M. Barrett s'opposa au départ de sa fille; il attachait plus de prix à sa présence qu'à sa santé. Il n'est ni le premier père, ni le dernier, qui ait fait ce raisonnement. Il ne se doutait pas que si sa fille vivait, c'était, comme elle le lui disait, « par la tendresse » de son ami.

Le 12 septembre 1846, après près de sept ans de réclusion, Miss Barrett rejoignit Robert Browning à l'église voisine de Marylebone. Ils s'y marièrent en secret. Une semaine après, elle s'enfuit de Wimpole Street, emmenant avec elle Wilson, sa femme de chambre, et Flush, son épagneul. Ils gagnèrent l'Italie, où ils vécurent quinze années de bonheur, dans la plus parfaite union et dans une radieuse fécondité poétique. M. Barrett ne pardonna jamais à sa fille et il ne la revit pas. Elle ne cessa pas de lui écrire; il n'ouvrit jamais une de ses lettres, pas même celles qui, bordées de noir, pouvaient lui apporter l'annonce d'un malheur pour elle.

Elle souffrit de cette attitude, mais elle la jugeait naturelle. Elle estimait qu'elle avait rompu un pacte tacite: celui qui avait fait d'elle une morte vivante. Elle avait donné sa démission du tombeau; les siens ne le lui pardonnaient pas. Ils avaient du goût pour son fantôme.

L'extraordinaire, c'est que cette condamnée vécut. Elle vécut de la force, de la vitalité, de la richesse morale et intellectuelle de l'enthousiaste Browning. Elle vécut jusqu'en juin 1861. Le 29 juin, elle s'éteignit de lassitude en appuyant sa tête sur la joue de l'homme qu'elle avait tant aimé. Son dernier mot fut: « Beautiful ! »

Son mari ne se consola jamais. Il eut d'autres amitiés, et dont certaines auraient pu devenir des amours. Mais il savait bien qu'il ne remplacerait jamais Elisabeth Barrett. Elle était l'objet, pour lui, d'un culte dont on retrouve les témoignages dans ses vers. Il n'avait pas une nature molle et sentimentale; il ne voulait pas s'abandonner à son chagrin, mais vivre avec force pour le contraire pour élever le fils que sa femme lui avait laissé et rendre chaque jour plus vivante cette mémoire. Ce sont les désespérés qui oublient vite; les énergiques se souviennent. Robert Browning disait, en 1889, qu'il ressentait la mort de sa femme comme si elle était d'hier.

Il mourut, cette année-là, le 12 décembre, dans une petite chambre que l'on voit à Venise, dans le palais Rezzonico. Il avait prévu que ce que cette heure serait pour lui; il l'avait chantée par avance, refusant de craindre la mort. « Le pire, disait-il alors, devient le meilleur pour le brave. » Il se représentait la fin de la sombre minute, le silence progressif de la voix des démons,

Comment voteront les catholiques sarrois ?

Ce sont eux qui décideront de l'issue du scrutin

La NATION BELGE a publié le 15 novembre cette lettre de son correspondant particulier à Berlin :

Bien que le parti catholique officiel de la Sarre, le Centre, se soit laissé absorber par la *Deutsche Front*, on aurait tort d'en conclure que tous les catholiques sarrois approuvent cette fusion. Il paraît d'ailleurs que celle-ci n'a été obtenue qu'à grand peine et que, sur cinq députés du Centre, trois seulement — les trois laïcs — ont voté pour l'union, alors que les deux autres — ecclésiastiques — votaient contre.

Il n'est pas douteux que les catholiques allemands de la Sarre sont en immense majorité antihitlériens. L'out dans la doctrine hitlérienne les froisse ou les offense. Qu'il s'agisse des nouvelles lois sociales, telles que celle qui prévoit la stérilisation, des persécutions dont les prêtres sont l'objet ou de la diffusion du mouvement néo-paganiste favorisé par certains chefs nazis notoires, les catholiques critiquent sans indulgence le nouveau régime et ses excès. Mais c'est surtout la « mise au pas » des associations de jeunesse, leur synchronisation par les organisations nazistes, qui provoque leur colère.

Tous les événements d'Allemagne ont leur répercussion immédiate dans la Sarre. On y est attentif à tous les bruits du dehors et, comme la liberté de la presse y est entière, les Sarrois sont renseignés très exactement sur ce qui se passe outre-Rhin, aussi bien que sur tout ce qui s'écrit à l'étranger.

Les massacres du 30 juin, l'exécution sommaire du collaborateur de M. von Papen, le Dr Klausener, celle du Dr Heim, « roi des paysans » bavarois, de l'abbé Müller, bras droit du cardinal Faulhaber, du Dr Bolz, ancien président du Conseil wurtembergeois, et surtout le lâche assassinat d'Adalbert Probst, chef des Jeunes catholiques, ont provoqué l'indignation des catholiques sarrois.

Ce qui rend particulièrement délicate la situation du clergé sarrois, c'est la position dans laquelle il se trouve, au point de vue de ses rapports avec la hiérarchie épiscopale.

Le territoire sarrois, en effet, dépend, au point de vue ecclésiastique, de deux diocèses allemands: à la partie détachée de la Prusse, qui est la plus considérable, relève de l'évêque de Trèves, Mgr Bornemann; l'autre, qui comprend les deux cercles détachés du Palatinat bavarois, appartient au diocèse de Spire, dont le titulaire est Mgr Ludwig Sebastian.

On peut deviner, pour peu que l'on soit au courant des affaires ecclésiastiques, ce qu'un tel état de choses comporte d'inconvénients, aussi bien pour les deux évêques de Trèves et de Spire que pour le clergé et les catholiques placés sous leur juridiction. Etant à l'intérieur du Reich, et bien que protégés, au moins théoriquement, par le Concordat, les deux évêques ne peuvent échapper à la surveillance, sinon à la pression du gouvernement hitlérien. Ne répète-t-on pas tous les jours, dans la presse naziste, que les catholiques du Reich paieront pour les catholiques sarrois, si ceux-ci ne votent pas, le 13 janvier, en faveur du retour à l'Allemagne ?

De leur côté, les prêtres sarrois ne peuvent qu'être gênés dans leurs rapports avec leurs évêques, qui se trouvent fatalement fort embarrassés pour les rappeler à leur devoir s'ils viennent à y manquer, parce que leurs interventions risquent d'être interprétées dans un sens politique.

Les incidents qui sont de nature à illustrer ces réflexions ne sont ni rares ni anciens. Le 29 juillet, l'évêque de Trèves, au cours d'une manifestation qu'il présidait, s'est exprimé au sujet du journal des catholiques sarrois, la NEUE SAAR POST, sans la nommer, en termes tels que le public y a vu un désaveu de l'attitude politique prise par ce journal, qui fait campagne pour le statu quo. Il y a peu de jours, la même NEUE SAAR POST et les catholiques qui la soutiennent, ont été violemment pris à partie par le curé de Wehrden, député au Landesrat sarrois, qui a déclaré :

Les catholiques, dont certains disent que leur conscience leur défend de voter pour le retour à l'Allemagne, devraient considérer que le retour à la mère-patrie leur est un devoir de conscience, car toute autre solution va contre la volonté de Dieu.

Nous sommes loin de la formule libérale qui est, affirme-t-on, d'origine romaine :

Pour le plébiscite il faut assurer à chaque catholique sarrois pleine liberté d'opinion et pleine liberté de conscience.

Aussi est-ce avec joie que les catholiques de la Sarre ont appris que Mgr Giovanni Panico, chargé d'affaires du Saint-Siège auprès du gouvernement de Prague, était nommé aux mêmes fonctions dans le territoire de la Sarre, où il succède à Mgr Testa, qui vient de l'apparition d'une paix nouvelle, délivrée de la souffrance... « Puis une lumière, puis ton sein, ô âme de mon âme ! Je vais t'étreindre de nouveau. Et que le reste soit avec Dieu ! »

...Arrêtons-nous ici. Laissons l'écho de paroles aussi magnifiques se prolonger dans notre esprit. Il faut faire le silence autour d'elles pour que leur leçon y puisse fructifier. Il est rare, le spectacle que ces êtres nous ont donné: celui de deux âmes qui, en quittant ce monde, l'ont laissé plus beau qu'il n'était avant leur venue.

Edmond JALOUX

Sainte-Sophie

(Du JOURNAL DE GENÈVE)

Le gouvernement turc projette de transformer Sainte-Sophie en musée. Et l'on ne manquera pas de célébrer comme il sied cette victoire nouvelle de la civilisation. Nous avouons cependant qu'elle nous rend mélancolique. Nous avons l'esprit de notre époque à un si faible degré que nous voyons sans plaisir désaffecter un temple, et fût-il musulman, même pour en faire un musée, et fût-il byzantin. Un musée, assez souvent, est un lieu de délices. Mais il est rare qu'il ne s'y respire, jusque dans les plus belles salles, quelque chose de défunt. Les monuments qu'on y recueille parlent de grandeur passée et de temps dépassés, de déroutes, de naufrages. Les épaves serrent le cœur quel qu'en puisse être l'éclat.

Et quel musée au monde nous peut-il émouvoir plus qu'un sanctuaire ancien, tant qu'un dernier fidèle, de loin en loin, en pousse encore la porte ? Il conserve une âme, il est pathétique et vivant. Nous y respirons en réalité l'atmosphère et le parfum des siècles. Le retable ou le tableau qu'on distinguait mal au sein de l'ombre douce prend dans la clarté du musée on ne sait qu'il est d'incerte et de dépossédé. Sa gloire s'assombrit d'infortune. On avait commencé la construction de Sainte-Sophie il y a quatre cent deux ans. Justinien l'élevait magnifiquement à la sagesse divine. Et dans le chef-d'œuvre d'Isidore de Milet et d'Anthémios de Tralles, cet empereur se flattait d'avoir surpassé et vaincu Salomon. Le monde, en effet, n'a pas vu s'élever depuis lors une église plus merveilleuse.

Elle eut un éclatant et tragique destin. On l'a défigurée à l'extérieur au point que ceux qui la virent en sa nouveauté la reconstruiraient à peine. Sa coupole s'est plissée sous l'écroulement. Et les iconoclastes grecs, les croisés latins, y ont porté la dévastation. Mais rien n'altéra l'équilibre souverain, l'exquise pureté de lignes des narthex, des tribunes, des nefs, de l'immense coupole aérienne que semblaient retenir dans son envol, plutôt qu'ils ne la soulevaient, quatre exèdres.

Les Turcs mêmes de Mahomet II ne la frappèrent point dans sa vive beauté. Quand ils furent entrés dans la ville, hommes et femmes, par milliers, s'y réfugièrent. La messe y était célébrée au moment où l'ennemi parut. Il s'y fit un massacre affreux de ces fidèles. La légende conte que le prêtre quitta l'autel, emportant son calice, gagna la galerie et s'échappa par une porte, qui derrière lui se ferma. Le jour où Sainte-Sophie serait de nouveau chrétienne, on attendait qu'il revint et reprit au même endroit la messe interrompue. On ne l'imagine pas, certes, ressuscitant dans un musée et chantant jusqu'au bout, parmi les touristes, l'office du vingt-neuf mai quatorze cent cinquante-trois.

Les Ottomans dressèrent leur mihrab, cachèrent sous le plâtre les pures mosaïques de la coupole et des voûtes, peignirent sur de grands cartouches les paroles du Koran, flanquant l'édifice, au dehors, de minarets sans grâce. Mais ils firent du temple de la Sagesse l'un des lieux saints les plus

vénérés de l'Islam. Il demeura la maison du Dieu unique. Et cette transformation fut moins cruelle en somme que celle qu'on prépare aujourd'hui. Pendant près de quatorze siècles la prière n'a cessé guère d'y monter, chrétienne ou musulmane. On a peur des voix comme du nouveau silence qui vont l'emplir dorénavant.

Elle devint, dans Stamboul, un foyer prodigieux d'émulation constructive. Mosquée, elle fut le modèle de cent autres mosquées, dont plusieurs rivalisaient avec elle d'élan et de beauté. En quinze cent vingt, c'est la Selimieh qui s'éleva; en quinze cent soixante la Suleimanieh, après elle, de toutes la plus grandiose, dont l'architecte, choisi par le Magnifique, fut Sinan, Grec converti. Vint encore, au début du siècle suivant, la mosquée aux six minarets, construite sur l'ordre du premier Ahmed, où si galement sur aux parois revêtues de faïence un reflet de l'Inde et de la Perse. Elle est menacée, elle aussi, de prochaine désaffectation...

Mais aucun de ces temples n'a pu éclipser Sainte-Sophie. Elle rayonne jusqu'à ce jour d'une splendeur sans prix. Elle témoignait à l'origine de l'orgueil de Justinien plus que de sa conviction chrétienne. Elle était plus royale que mystique, soulevée à la rencontre du ciel par un souffle triomphant. Mais le temps a fait lentement son œuvre. L'or des mosaïques s'est fané. Une cendre fine s'est mêlée à l'éclat du marbre et du porphyre. Elle a pris par l'effet de l'âge et de la souffrance un visage plus recueilli.

Notre chance fut d'y pénétrer pour la première fois vers le soir, sous les ailes grises de l'ombre. C'était passer de la veille au rêve presque instantanément. Quelques soldats trucs, enveloppés de cette somptueuse nuit, priaient silencieusement et se prosternaient sur les nattes tous ensemble. Aucune église, depuis lors, ne nous parut à ce point immense, douce au regard, caressante à l'âme, et d'une comparable solennité.

Il fallait se déchausser pour la parcourir, ou traîner des babouches. Maintenant, il suffira de prendre à la porte un billet. Sainte-Sophie, à coup sûr, demeurera, pour ceux qui la visiteront, fort émouvante et instructive. Mais on s'attriste à penser qu'on n'y entendra plus répéter, dans un avenir proche: « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu. »

H. de Ziegler

Le record du monde sur rail

En France, le 24 octobre, entre 14 h. 30 et 15 h., sur la ligne Paris-Brest, entre Gonnerre et le Mans, une automotrice à battus, sur un trajet de 6 milles et quart le record de vitesse qui avait été établi le 3 mai 1933 et a atteint la vitesse moyenne de 118 milles et trois quarts à l'heure, ce qui constitue le record du monde sur rail. L'ancien record était de 108 milles.

« Pour vos cadeaux de Noël »

Visitez les rayons chez **Woodhouse**

Voici des cadeaux pratiques:

Tables à café, forme tulipe, d'un beau fini noyer. **\$2.99**

Cabinets de couture en noyer solide. **\$9.95**

Bibliothèques à deux portes. Noyer solide. Prix courant: \$21. **\$11.95**

Secrétaires, style moderne, rayons pour volumes et trois grands tiroirs. Beau noyer oriental. Prix courant: \$35. **\$19.95**

Tables à thé en noyer solide. Indispensables pour les réceptions et les goûters. **\$14.50**

Radios Globe Trotter Victor. Le monde entier à votre porte. Au comptant: **\$125**

A versement: **\$5** mensuellement de \$7.36



Allez chez Dupuis Frères

Granger Frères
Murray & O'Shea
Paul Smet
Emile Thisdale
Woodhouse & Cie

Quel plaisir de recevoir un colis emballé avec goût!

- Papier de soie en rouleau.
- Bottes: toutes couleurs, toutes dimensions.
- Papier de cellophane imprimé et fleur.
- Papier métallique doré ou argenté.
- Ficelle à brins cristallisés.
- Ruban métallique.
- Seaux. Cartes d'en-voil, texte français et texte anglais.

GRANGER FRÈRES
Librairie, Papeterie, Impression
34 Notre-Dame-Ouest, Montréal

Soyez pratique... il a besoin

- de cravates
- de chemises
- de gants
- de foulards
- de chaussettes
- d'un complet
- d'un pardessus

Achetez-les chez **Emile Thisdale**
335 est. rue Sainte-Catherine
Sur demande un emballage de Noël

Bibels d'art en bois sculpté

Créations exclusives à **Paul Smet**

1067, Côte du Beaver Hall

Dupuis Frères

401 OUEST, RUE SAINT-CATHERINE

Cartes de Noël et du Jour de l'An
Beaux sujets de scènes canadiennes par des artistes canadiens... Sans précédent le plus bel assortiment de cartes de souhaits jamais offert à Montréal... Au verso, description de la scène, nom de l'artiste. Sujets variés par Paul Caron - Berthe des Clays - Clarence A. Gagnon - H. Lapierre - Suzor Côté - W. Kilgour - R. W. Pilot la douz. **50c** la douz. **\$1** la douz. **\$1.50**

Ces prix varient selon les dimensions. Venez faire votre choix de bonne heure. DUPUIS — au rez-de-chaussée (centre)

LETTRE DE PARIS

Le départ de M. Doumergue

I. — Perfidie et imposture d'Herriot et des radicaux-socialistes

Tandis que son auto emportait M. Doumergue, après sa démission, la foule, reconnaissant celui qui avait été son sauveur, l'acclamait chaleureusement tout au long de son parcours. Le peuple ne s'y méprend pas : le vainqueur, c'est lui, Doumergue; les vaincus, ce sont eux, les ministres radicaux-socialistes, Herriot, Berthod (les autres ne valent pas la peine qu'on les nomme).

Je ne veux pas employer les épithètes significatives mais vulgaires qui conviennent à ces sinistres fantoches. Depuis un mois, ils multipliaient les intrigues, les manœuvres de couloirs et d'antichambres pour se débarrasser du « gêneur ».

En effet, les prétextes invoqués par Herriot et ses compères dans leur lettre de démission sont fallacieux et personne n'en sera dupe.

Ils accusent ce sage vieillard de soixante-douze ans d'avoir voulu instaurer « un pouvoir personnel » par-dessus la tête du Parlement. La meilleure preuve qu'ils en aient, ce sont ces entretiens amicaux et paternels que le président, j'allais dire le papa Doumergue, adressait par « radio » à ses chers concitoyens afin de les mettre au courant de ses projets de gouvernement et de réforme; ce sont ces admonestations affectueuses, ces conseils vigilants, ces appels au calme, à l'union, aux antiques vertus de notre race, à l'économie, au travail, à la patience. Après tout, il se tenait en communication avec tout le peuple de France; il l'intéressait à la besogne gouvernementale. S'il s'efforçait de créer l'union, l'unité, dans la masse populaire. N'était-ce pas l'opinion publique qui avait forcé le sage de Tournefeuille à quitter sa retraite pour sauver le bateau républicain mis en perdition par la faute de ses représentants et par les crimes d'un trop grand nombre parmi eux? Il avait bien le droit de s'appuyer sur le sentiment populaire, sur le peuple-roi.

— Oh là! ont rugi Herriot et ses affiliés. Tout beau! Tout beau! Que faites-vous des élus? Respect aux partis! Vous faussez les règles du jeu parlementaire. Le peuple, c'est nous, députés et sénateurs. Le fait est que M. Doumergue observa jusqu'au bout les traditions du régime; il préféra céder la place plutôt que de renouveler son équipe ministérielle.

— Oh là! ont rugi Herriot et ses affiliés. Tout beau! Tout beau! Que faites-vous des élus? Respect aux partis! Vous faussez les règles du jeu parlementaire. Le peuple, c'est nous, députés et sénateurs.

Le fait est que M. Doumergue observa jusqu'au bout les traditions du régime; il préféra céder la place plutôt que de renouveler son équipe ministérielle.

L'appui du parti radical socialiste n'étant retiré, je ne peux songer à former un ministère dont tous les membres appartiendraient à une minorité parlementaire. Mon attachement fidèle aux règles du régime parlementaire et des institutions démocratiques m'interdit de former un ministère de minorité.

On constate combien fautive est l'accusation d'Herriot.

II. — A chacun ses responsabilités

L'apostrophe vengeresse lancée par le glorieux maréchal Pétain à la face du démagogue Herriot le marque au fer rouge: « Vous avez commis un crime contre la patrie. »

A l'issue du Conseil où il donna sa démission, M. Doumergue fit à la presse plusieurs déclarations qui établissent clairement à la face du pays où étaient les responsabilités. Une des principales dispositions de son projet de révision de la Constitution consistait à doter le président du Conseil du droit de dissoudre la Chambre des députés.

Ma proposition, a dit M. Doumergue, s'est heurtée à une irris vive opposition de la part de ceux qui se prétendent les partisans les plus fervents de la souveraineté populaire.

Il y a plus grave encore. Avant de quitter définitivement le pouvoir, le président du Conseil a porté le couteur sur la plaie. Ce que veulent à tout prix les radicaux-socialistes, c'est qu'on entretienne la tuerie du 6 février. Ils ont la « frousse » de se voir jugés, condamnés comme ils le méritent, les Daladier, Frot, Cot, Chau-

temps, Paul-Boncour. M. Doumergue le leur dit les yeux dans les yeux :

Mais les hommes responsables de la politique qui aboutit aux émeutes de février et à la mort d'anciens combattants qui défilait sans armes place de la Concorde ne veulent, à aucun prix, avoir à répondre de cette politique devant le peuple souverain, avant que ne se soit écoulé un long délai.

Le vrai motif de leur défection, le voilà. Le parti radical-socialiste, malgré la partialité de la Commission de la Chambre et des enquêtes faussées, redoutait la ténacité du président Doumergue dans sa volonté de trouver et de châtier les coupables. Les fusillades espèrent amener M. Flandin à temporiser. Gagner du temps, éluder le jugement, endormir l'opinion : on reconnaît là les procédés chers aux parlementaires. Ils trouveront bien un os à ronger qu'ils jetteront en pâture au populaire. Lorsque lecture fut donnée par M. Herriot de la lettre de démission de M. Doumergue à la réunion du parti radical, le hargneux Daladier, croyant sentir passer l'ombre de la guillotine, s'écria : « On a trop parlé du 6 février. C'est un piège qu'on nous tend, gardons-nous d'y tomber ».

Un de mes amis, qui a passé la soirée et une partie de la nuit sur les boulevards, me traduit ses impressions : « On s'arrachait les journaux en criant des mots de colère contre Herriot et les radicaux. Les Parisiens avaient mis toute leur confiance dans M. Doumergue qu'ils savaient désintéressés... Si vous aviez entendu ça! J'ai les oreilles bourdonnantes d'une exclamation qui résume au paroxysme la fureur de la rue : « Ah! les salauds! Ah! les dégoutants! » J'en passe... »

« Je vous assure qu'Herriot fera bien de se terrer, car il recevrait à nouveau une fameuse raclée, comme au soir du 6 février. Si je le tenais, celui-là, disait devant moi un type costaud, il sentirait passer quelque chose! »

III. — Sage jusqu'au bout

On connaît déjà l'appel radiophonique de M. Doumergue au peuple français :

J'ai été amené à quitter le pouvoir. Je prie tous mes concitoyens de garder le calme qui est nécessaire pour résoudre les difficultés présentes, au mieux des intérêts et de la sécurité de la patrie.

Leur brièveté augmente la pathétique de ces paroles. Elles seront entendues si son successeur suit la ligne que lui-même a frayée.

La rapidité avec laquelle M. Flandin a constitué son cabinet prouve la crainte qu'ont les milieux politiques des mouvements insurrectionnels. Avant-hier Paris était garni de gardes mobiles. L'armement et l'indignation provoqués par le mauvais coup perpétré contre M. Doumergue inquiétaient, à juste titre, le pouvoir exécutif. Avec quelle hâte on s'empresse d'afficher sur les monuments publics l'exhortation au calme lancée par l'ancien président du Conseil! La trêve continue. A mon avis, elle ne durera guère. Le régime est à bout de souffle.

En attendant, regardez ces politiciens : ils sont apeurés malgré leur air de bravade. Leur mauvais triomphe abat leur jactance. Comme un troupeau inquiet aux signes précurseurs de la tempête, ils scrutent l'horizon chargé d'électricité. Ils tournent en rond, ils s'affolent. N'entendez-vous pas comme moi les premiers éclats de la fureur populaire ?

Philippe BERTHAULT

L'ORDRE est édité par les Éditions de l'Ordre limitée (cette bouffonne désignation est imposée par le seul gouvernement français d'Amérique) et imprimé par la Cie de Publication de la Patrie Limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

« Pends-toi, brave Crillon... »

PENDS-TOI, brave Crillon, nous avons combattu à Arques et tu n'y étais pas! écrivait Henry IV à son fidèle compagnon d'armes, Louis de Balbes de Berton, après la fameuse journée qui vit une des plus belles victoires du bon roi barbu. En fidèle disciple de Voltaire, le Huron s'écrie à son tour : « Pends-toi, brave Jacques Cartier : le poste C.K.A.C. a trouvé un stunt, et tu n'en n'étais pas! » Mais le Huron n'entretient aucun doute : Jacques Cartier, nouveau vice-président de la « Commission canadienne de la radiodiffusion », ne se suicidera pas, malgré le stunt du poste de la PRESSE.

Après tout, le Huron se fiche royalement que Jacques Cartier se pendu ou non ; ce qui l'intéresse, c'est cette idée sauve de reprendre à la radio la cérémonie des noces du duc de Kent et de la princesse Marina. A cette fin, il a fallu sténographier les paroles de l'illustre couple, puis les traduire, puis les répéter. Et, naturellement, il a fallu trouver des paroleurs (disons speakers, pour embêter Ménage) ayant des voix ressemblant à celles des officiants et des jeunes mariés. L'idée était en soi très bonne : cette rémission a puissamment amplifié la vague d'impérialisme qui souffle sur toutes les « Possessions » de Sa Majesté ; le public a été servi à souhait ; les annonceurs ont eu l'inestimable plaisir de voir leurs noms figurer dans les colonnes des journaux ; les amateurs de musique sacrée, le plaisir non moins grand d'entendre une interprétation montréalaise des morceaux joués à Westminster ; et les curieux, l'occasion d'entendre la voix du prince, celle de la princesse et celle de l'archevêque de Canterbury. On aurait pu se croire au Bois Sacré, à Hollywood, où l'on reconstitue n'importe quoi en l'accommodant à la sauce yankee.

C'est ainsi que le Huron a entendu une répétition montréalaise des paroles de l'archevêque de Canterbury, qui était pour la circonstance un des paroleurs de C.K.A.C. Le Huron a vainement cherché à savoir qui tenait le rôle du prince George et de la princesse Marina. Son imagination féconde lui a suggéré quelques noms ; mais fidèle au principe de ne pas faire de personnalités dans ses billets, il se refuse à les faire connaître à ses millions de lecteurs. Le Huron ne dira pas qui étaient selon lui les invisibles « artistes » qui ont si élégamment rempli la tâche délicate de rendre en français les paroles de l'archevêque, du prince et de la princesse. Le Huron n'aurait jamais cru que certain paroleur possédait des prédispositions aussi marquées pour l'épiscopat ; il n'aurait jamais cru non plus que l'on trouverait une « princesse » qui ne fit pas traîner ses finales, et un « prince » pourvu d'une aussi pure diction. Il est enchanté de voir que les Faces-Pâles de Huronie savent imiter à la perfection les Cheveux-Rouges insulaires.

Avant de terminer son billet, le Huron tient à mettre ces « artisses » en garde contre ce sentiment bien humain de se croire archevêque, prince ou princesse, parce qu'ils ont personnifié ces personnages pendant quelques minutes devant le micro. Bien des Reines de concours de beauté ont eu le tort de ne pas se rappeler qu'elles n'étaient que des Reines éphémères.

Le Huron souhaite de tout cœur que « la princesse » de C.K.A.C. n'oublie pas cette sage maxime et que le speaker ne se prenne pas pour l'authentique archevêque de Canterbury.

LE HURON

LIVRES NOUVEAUX

Mémoires du Maréchal Joffre. Nouvelle édition ; Bibliothèque historique Plon.

Parmi les souvenirs sur la grande guerre, écrits par les chefs qui portèrent devant l'histoire la responsabilité du haut commandement, les Mémoires du Maréchal Joffre se sont, dès leur apparition, classés au tout premier rang. L'intérêt qu'ils ont suscité n'était pas dû seulement à leur incomparable valeur historique ; il venait aussi de ce que le lecteur sentait vibrer dans ces pages le cœur même de l'homme qui tint entre ses mains les destinées de la France en 1914, et qu'il y trouvait un admirable exemple de maîtrise de soi, d'esprit de décision et d'énergie. Ces qualités hors pair ont incité les éditeurs à en donner, avec l'agrément de la famille du Maréchal, une nouvelle édition, comportant les seules suppressions des pages de technique militaire et de stratégie qui, pour le lecteur non spécialisé, chargeaient le récit et le rendaient trop touffu. Ainsi réduit à un seul volume, accompagné de cartes et de planches hors texte, le grand ouvrage que nous a laissé le vainqueur de la Marne est devenu d'un prix modique malgré la remarquable qualité de l'édition et il peut enfin trouver place dans toutes les bibliothèques.

Le Maréchal, en écrivant ses Mémoires, a eu raison de ne pas les limiter aux années où il commanda devant l'ennemi. Nommé chef d'état-major général en juillet 1911, il dut se livrer à un travail acharné pour réorganiser notre armée et la rendre capable de résister à la formidable puissance militaire de l'Allemagne. Nous assistons ainsi à la transformation du haut commandement, à la mise au point des doctrines de guerre, à l'établissement du plan XVII, au vote de la loi de trois ans, comme à la mise en fabrication du matériel moderne qui nous manquait.

La déclaration de guerre trouva le général Joffre plein de confiance dans le succès de nos armes, et cet optimisme, ce parfait équilibre qu'il sut con-

server aux heures les plus noires de la retraite, lui permit ce redressement prodigieux que fut la bataille de la Marne. Les pages qu'il y consacra sont certainement parmi les plus belles qui soient sorties de la plume d'un chef militaire.

Mais ensuite, après cette lutte de vitesse qui prolongea notre front jusqu'à la mer, les deux armées s'incrustent dans le sol. La guerre de stabilisation commence ; elle embrasse les années 1915-1916, particulièrement angoissantes et si souvent tragiques. Joffre ne se faisait pas d'illusions sur le gigantesque effort qu'il fallait préparer pour déloger l'ennemi de notre sol. Il y avait d'abord à résoudre le problème des munitions. La France devait produire toujours plus, non seulement pour elle mais pour ses alliés. Les résultats obtenus se traduisent ici par des chiffres qui étonnent et qui émeuvent.

Que n'a-t-on pu, à ce moment, résoudre les deux autres problèmes dont la solution n'importait pas moins pour obtenir la victoire : le commandement unique et l'accord entre la Guerre et la Politique!

Dès 1915, les politiciens posèrent la question du contrôle parlementaire dans la zone même du front, de façon telle que Joffre la jugea inadmissible. Ce fut le point de départ des dissentiments qui s'élevèrent entre le Gouvernement et le G. Q. G. Ils devaient aboutir, à la fin de 1916, à la démission du général en chef. Les circonstances qui le contraignirent à cette grave décision sont douloureuses, mais elles sont exposées par le Maréchal avec une émouvante et tragique objectivité. Son récit ne s'appuie que sur des faits irréfutables.

Ces derniers chapitres ajoutent, aux immortelles pages d'histoire militaire que nul plus que le Maréchal n'a vécues, des leçons qui se dégagent des faits eux-mêmes, surtout de ceux qui ont amené sa retraite prématurée.

Jules AURIC

Les concerts symphoniques de l'Auditorium du Plateau

Il y a exactement deux semaines, le CANADA publiait le texte d'une allocution prononcée la veille, à la radio, par le secrétaire de la Province, M. Athanase David. Dans cette allocution, M. David faisait part à ses auditeurs d'un projet d'association dont les fondateurs se proposaient de réunir nos meilleurs musiciens-instrumentistes sous la direction de chefs d'orchestre canadiens-français et de leur faire donner au cours de l'hiver six concerts symphoniques à prix populaires. Les auteurs de ce projet poursuivaient ainsi le double but de faire gagner un peu d'argent aux musiciens les plus affectés par le chômage et de contribuer à l'éducation musicale du peuple en mettant la musique à la portée de sa bourse.

Depuis ce vendredi soir, 16 novembre, où M. David révélait son projet au public, les fondateurs de l'association en question — dont je ne connais pas le nom officiel — ne sont pas restés inactifs. M. Jean Lallemand, qui nous permettra bien de le nommer comme l'un des quelques Canadiens-Français qui se montrent généreux au profit de l'art et des artistes, M. Lallemand réunissait lundi, au Winter Club, les fondateurs de cette association, quelques personnes qui y sont intéressées et des journalistes. Il voulait leur faire savoir les progrès accomplis depuis l'allocution de M. David à la radio. Ce fut encore le secrétaire de la Province qui donna à ce groupe plus restreint d'auditeurs les précisions que voici.

Il existe déjà à Montréal quelques orchestres dont l'importance et la valeur sont variées. Mais, pour des raisons qu'il serait inopportun de divulguer parce qu'elles pourraient provoquer d'inutiles polémiques, plusieurs de nos compatriotes de talent n'y peuvent pénétrer et ceux des nôtres qui ont la culture voulue pour prendre, ne fût-ce qu'occasionnellement, le bâton de direction, n'en ont jamais l'opportunité. Le hasard (?) semble particulièrement défavorable aux anciens boursiers du Gouvernement de la Province et aux anciens titulaires du Prix d'Europe, dont plusieurs vivent péniblement malgré tout leur talent.

Pour ces raisons et quelques autres encore, et sans vouloir porter préjudice aux organisations déjà existantes, l'association à laquelle M. David s'intéresse tout particulièrement est fondée. Elle formera un orchestre qui réunira surtout des musiciens canadiens-français, mais qui ne pratiquera aucun ostracisme, à cause de leur langue, à l'égard d'autres musiciens. Cet orchestre donnera six concerts dont le premier sera dirigé par l'un des nôtres, qui s'est fait une solide réputation aux États-Unis, M. Rosario Bourdon. Aux concerts suivants lui succéderont MM. J.-J. Gagnier, Edmond Trudel et Eugène Charrier. Puis un autre de nos compatriotes, qui a fait sa carrière à l'étranger parce qu'il ne pouvait la faire ici, M. Wilfrid Pelletier, viendra diriger les deux derniers concerts.

Ces concerts s'adressant au grand public, l'orchestre ira vers ce public et jouera à l'Auditorium (entre nous, quel nom!) du Plateau, dans les Jardins Lafontaine. On vendra à cinq dollars quelques séries de billets destinées à ceux qui désiraient retenir des sièges, et le reste des places se vendra au prix unique de cinquante sous. A ce prix, on compte voir occuper les quelque quatorze ou quinze cents sièges de la salle. Des bienfaiteurs anonymes, le Gouvernement faisant sa part, ajouteront aux recettes les sommes suffisantes pour que les musiciens reçoivent une rémunération convenable. On invitera comme solistes nos meilleurs musiciens de concert.

Il est aussi question d'inviter les élèves des écoles à assister gratuitement aux répétitions générales qui contribueront ainsi à l'éducation musicale de la jeune génération. Ajoutons que pour compléter le but éducatif de ces concerts, on demandera à des musiciens ou à des critiques de faire des commentaires sur les œuvres au programme.

Si l'entreprise réussit, l'intention de

ses fondateurs est de la développer dès l'année prochaine et de donner chaque année une série de concerts populaires et gratuits à l'intention des classes de la population qui ne peuvent assister aux grands concerts. Cela se pratique dans toutes les métropoles, en particulier à Paris, Berlin, New-York, Chicago et Moscou. Il n'y a pas de raison pour qu'on ne le fasse pas dans une ville comme Montréal qui compte un million d'habitants. D'ailleurs, comme le faisait remarquer M. David, c'est le public qui a payé en définitive les frais d'éducation musicale de nos boursiers et il est juste qu'en retour ce même public trouve sa récompense dans la fondation de concerts populaires et gratuits.

Il suffit d'exposer ce projet pour en faire comprendre le mérite. J'ai souvent plaidé ici pour qu'on commence par l'éducation du public avant de subventionner des entreprises artistiques. Cette initiative est un pas dans la bonne voie. Elle s'adresse au grand public et se met à sa portée ; et elle pense aux jeunes. Grâce à l'organisation mise sur pied par M. David et ses amis, on ne jouera pas devant des salles vides, le Gouvernement ne contribuera que légèrement à l'entreprise et la subvention, même si elle devient importante, n'aura pas servi qu'à combler les déficits d'une société inutile et sans valeur ; la subvention sera probablement minime, et elle servira à aider des musiciens et, par eux, une société artistique d'un niveau satisfaisant ; elle aura aussi contribué à l'éducation artistique du public et de la meilleure façon. Dans ces conditions et pour peu que les fondateurs de cette nouvelle association tiennent leurs promesses, il y a lieu d'applaudir à leur initiative. Les entreprises organisées antérieurement à celle-là n'ont d'ailleurs craint aucune concurrence de sa part. Leur portée est différente et leur public, sans aucun doute, demeurera fidèle.

Les concerts

Les critiques ont souvent démontré aux impresarios le tort qu'ils se font en ne s'entendant pas sur les dates de concerts. Ainsi, après des semaines surchargées, voici une semaine presque vide. A part les entreprises permanentes qui reviennent chaque semaine devant le public, Théâtre Stella et Orchestre de Montréal, je ne vois à mon agenda que le concert du Trio Lyrique. Et encore ce concert, tout en s'adressant au grand public, aura-t-il lieu à la demande d'une société.

Puis la semaine suivante, l'agenda sera de nouveau surchargé, deux soirées seulement restant libres jusqu'ici : Stella, Orchestre de Montréal, Soirées littéraires, La Argentina, Sigrid Onegin. Voilà deux artistes d'une valeur transcendante qui se suivront d'une journée. On voudrait bien voir l'une et entendre l'autre. La Argentina est une danseuse incomparable qu'on voudra revoir parce qu'elle n'est pas venue à Montréal depuis quelques années. On voudra entendre cette Sigrid Onegin dont la réputation est mondiale et qui n'est jamais venue ici que je sache. Deux concerts de cette importance ne devraient pas se suivre d'aussi près. Les impresarios seraient les premiers à y gagner, et le public n'en serait pas moins heureux que les critiques.

Georges LANGLOIS

La stérilisation en Allemagne

Cent onze détenus à la prison de Moabit, en Allemagne, ont été stérilisés le 24 novembre 1933, date d'entrée en vigueur de la loi sur la stérilisation de certains criminels. Cette statistique émane de l'hôpital de la prison.

Un communiqué de l'évêché catholique de Berlin, publié par la GERMANIA, déclare que le Vatican maintient son point de vue hostile à la loi sur la stérilisation. Cette déclaration dément une affirmation d'un journal allemand d'après lequel le Vatican estimait la loi sur la stérilisation conciliable avec la doctrine catholique.

Depuis longtemps Birks est reconnu pour ses travaux soignés d'impressions ; il est même spécialisé dans les faire-part. Schmittens et prix sur demande. 1240, Square Phillips, 761 : LA 2121. (F-2)

Le philosophe d'Alberta (1)

Quelle surprise! Après l'Homme et son péché, roman de l'usure canadienne, après les Demi-Civilisés, roman de l'intellectuel canadien, après la Rivière-à-Mars, roman du colon canadien, M. Albert Pelletier et son Totem mettent en vente un livre bizarre — bizarre à Montréal — recueil d'essais philosophiques, sociologiques, dialogues comme il en pleuvait sous Voltaire, roman d'idées, où le héros, le Sauvage, est remplacé par Siraf, un esprit, au sens de Conan Doyle et de sir Oliver Lodge. Notez cependant que ce monstre — encore une fois, monstre pour nous — ne laisse pas d'être canadien à sa manière, puisque l'auteur et son esprit familial s'entretiennent aux champs, près des lacs d'Alberta : notre littérature ne saurait être que canadienne, tout comme nos marchands de parapluies « organisés », « l'association des bookmakers de Saint-Henri limitée », nos plombiers et fumistes, n'osent être que « catholiques ». On n'a pas honte de sa race. On n'a pas honte de sa religion.

Vous imaginez comme j'ai sursauté

(1) Georges BUGNET : Siraf. Montréal, Éditions du Totem, 1934.

aux premières pages de Siraf. J'étais à cent lieues de croire que Fontenelle ou Joseph de Maistre auraient jamais des fils au Canada, fût-ce dans les solitudes albertaines. Aussi bien l'auteur m'était-il inconnu : je m'excuse auprès de lui de n'avoir pas encore mis la main sur le *Lys de sang*, *Nipsya*, la *Forêt*, le *Pin du Maskeg*, le *Sacrifice de Mahigan*, le *Conte du Bouleau*, le *Mélèze* et le *Pic rouge*, la *Défaite*, œuvres de M. Bugnet. J'ignorais qu'il eût collaboré aux ANNALES et à la REVUE DES POÈTES. Comme nous nous connaissons peu entre nous! L'année dernière, vous m'auriez dit que Mauricenne était un homme, que ce poète venait de France, que cet élégiaque était un mystificateur, que je vous aurais cru sans peine. Il n'y a pas si longtemps, je ne savais par cœur aucun poème de Mlle Senécal et Bernier, j'ignorais Delvida Poirier et même, je l'avoue à ma honte, notre ami Des Rochers. Je ne connais donc pas M. Bugnet, romancier philosophique qui se dit cultivateur d'Alberta.

Le roman philosophique m'a toujours amusé, que ce fût *Candide* (2) ou une mé-

(2) Lu avec permissions et dispenses, vous croyez bien.

diocre contrefaçon. J'aime les idées à condition qu'elles aient un semblant de corps palpable : la philosophie « romanée » leur en donne. Je consens que le roman philosophique ne saurait être qu'une vulgarisation plus ou moins agréable, et qu'Emmanuel Kant et notre estimé compatriote M. Herma Bastien n'ont jamais mis à la scène leurs thèses et corollaires. Et encore... Songez à Platon, à Nietzsche. Ce qui m'agré le plus, c'est que si vous énoncéz la plus évidente des vérités dans un roman ou un dialogue philosophiques, elle prenne tout de suite un petit air de paradoxe. Ces sortes d'ouvrages portent plus au scepticisme qu'à la certitude. En ces années où foisonnent les fois et certitudes les plus diverses, où la moindre théorie historique ou scientifique a son autel et ses prêtres, c'est précisément de scepticisme que nous avons soif, et loin d'imiter le janséniste Royer-Collard nous voulons lui « faire sa part ». Mais revenons au roman, aux dialogues philosophiques, genre où excelle, par parenthèse, Cazin, ce très bon prosateur catholique que nous lisons si peu.

M. Georges Bugnet imagine qu'un esprit, qui a nom Siraf, vient de temps à autre égarer sa solitude. M. Bugnet, ou du moins celui qui dit je dans le roman, cultive la terre quelque part dans l'Alberta. L'auteur ne nous dit pas s'il

avait femme et enfants. Quoiqu'il en soit, dans son désert, comme on disait jadis, il ne s'ennuie pas. La lecture des livres et des journaux le contente. Il ne désire, semble-t-il, ni « visite » ni compagnie autres que celles de Siraf, le plus sage et le plus disert des esprits. Voilà toute la fable du roman, qui en est surtout le fil conducteur. Et les neuf ou dix chapitres ne sont qu'essais, voire chroniques et articles de journaux dialogués. Dialogues qui, souvent, ne sont que les monologues de Siraf.

Siraf est désabusé en diable. Il apprend à son ami, démocrate entiché de progrès, de sciences à la portée de tous, d'humanitarisme, d'instruction obligatoire et de nuées, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, que l'homme n'a guère changé, sinon pour le pire, depuis Adam et son petit-fils Noé. Ce qui étonne fort notre homme, qui est extrêmement naïf, et l'auteur l'est un peu qui montre son héros si naïf. Il arrive cependant à Siraf de froter le paradoxe. Ne le poussez pas trop car il fera l'éloge de la guerre et de la maladie.

Mais, sais-tu, Esprit, qu'on vient de découvrir un traitement qui guérit le lépreux? Ce journal-là nous l'affirme.

— Eh bien, que veux-tu que j'y fasse? Il n'y aura plus moyen d'être héroïque en soignant les lépreux, voilà tout. Au train dont vous allez, quand vous aurez

arraché toutes les maladies, les vices, la pauvreté, enfin toute misère, toute injustice, toute imperfection, il ne vous restera plus rien à faire; il ne vous restera même plus la ressource d'être justes et bons (3). Il vous suffira d'être hygiéniques et omniscent. Vous pourrez jouir d'une très longue vie, en santé toujours parfaite et, votre intelligence sachant toute chose, vous n'aurez plus ni vertu ni liberté; vous ne serez plus des hommes...

Ailleux, Siraf devise avec Karis, autre esprit:

Examinez le point que je vous indique. Voici des constructions humaines. Ne nous occupons que des hommes qui les habitent.

— Je les aperçois. La plupart sont horriblement laids.

— Ce sont des rebuts, des exilés, chassés par leurs congénères, qui les emprisonnent là jusqu'à la mort.

— Et pourquoi?

— Observez-les attentivement. Vous verrez qu'ils sont rongés d'une incurable maladie, la lèpre, dont la contagion est extrêmement redoutée. Et ces lépreux sont ainsi parqués loin des autres humains, dans l'isolement de cet enclos, la léproserie. Concevez-vous, Karis, le misérable de ces pauvres petits êtres?

— Ceux-ci, je le reconnais, présentent un tout autre spectacle. Leur aspect

(3) Ou : de n'être ni justes ni bons, ou que sais-je, l'auteur ou le typo ayant écrit : d'être ni justes ni bons, ce qui est pour le moins bizarre.

me fait pitié. Mais enfin, ceux-là mêmes, à quoi servent-ils à la Terre?

— Eux, du moins, ne la ravagent guère.

— C'est vrai. La nature est encore très belle autour d'eux. Quelles jolies plantes je vois là, et quelle foule d'insectes et d'oiseaux merveilleux!...

Si la nature est belle, c'est que les lépreux, d'après Siraf, sont les seuls humains qui ne soient pas, pour les arbres, les fleurs, la verdure, des animaux destructeurs. Et Siraf, en son for intérieur, préfère les lépreux à notre prétention. Siraf est rieur, Siraf est aussi le plus pessimiste des esprits.

Siraf est, au premier coup d'œil, un aimable essai, un peu languissant, de tout repos en dépit de son allure paradoxale. Les vérités premières y abondent aussi bien que les réflexions réactionnaires qu'on trouve maintenant dans la littérature comme dans les journaux de gauche. Par bonheur pour ceux qui sont las de Corneille et de ses disciples du collège ou du mélodrame, le sublime est absent de ces pages sans prétention; pour la consolation de ceux qui sont fatigués des précieuses, anciens et nouveaux, les images et métaphores trop originales ne sautent pas à la figure. Un écrivain canadien nous offre de la prose tempérée : cela seul à coup sûr est original.

Berthelot BRUNET